

LE SECRET

HEUREUX ET FUNESTE.

LE SECRET

HEUREUX ET FUNESTE,

PAR M^{ME} DE FERRIÈRES,

Auteur de *Luci Feuton*, du *Juif Vénitien*, du
jeune William, etc.

~~~~~  
TOME SECOND.  
~~~~~

A PARIS,

CHEZ JOSEPH CHAUMEROT, LIBRAIRE,

Palais du Tribunal, Galeries de bois, n° 183.

1808.



LE SECRET

HEUREUX ET FUNESTE.

CHAPITRE I^{er}.

Fin de l'histoire de M. Dorsinville.]

JE passai un an entier dans l'étude, et mon guide me trouvant suffisamment instruit, m'annonça qu'il falloit penser à notre séparation. J'avois besoin de toute ma philosophie pour me résoudre, mais je cédaï à la nécessité de remplir notre vocation. Allez, me dit ce sage ami, devenez le père des orphélins, le soutien

(2)

des veuves, et l'appui des indigens. Nous prîmes de justes mesures pour entretenir une correspondance sûre : il me donna des lettres de créance pour ceux de mes frères qui se rencontroient sur la route. Il reprit celle de Barbarie : son humanité l'apeloit au soulagement des pauvres captifs ; et la seule nécessité de renouveler son grand oeuvre en sûreté, l'avoit obligé de repasser en Europe. Je restai peu de jours à Lisbonne après son départ ; et feignant d'être obligé de me fixer à Bordeaux, je remis mes fonds à mon commis sous la condition d'une rente considé-

(3)

rable, et au moment de mon départ, je lui en fis tenir une quittance en forme. Je parcourus plusieurs royaumes ; sans qu'il m'arrivât rien de remarquable ; mais j'eus en Pologne deux aventures qui méritent d'être rapportées. J'allois presque tous les matins prendre un petit verre de liqueur vis-à-vis de mon logis ; et j'y trouvois régulièrement le garçon d'un apothicaire ; on ne pouvoit voir rien de plus pauvre ; ses gages suffisoient à peine pour l'entretenir ; cependant il s'étoit fait une telle habitude de prendre tous les matins ce léger confortatif, qu'il

(4)

ne lui arrivoit jamais d'y manquer. Il tenoit un jour son verre à la main, lorsqu'un pauvre à demi mort de froid vint lui demander l'aumône; ce pauvre garçon, n'ayant pas un liard, ne balança pas à lui donner sa liqueur, et s'en retournoit à jeun; je l'invitai d'en prendre un autre, et jugeant bien de son caractère par cette action, je l'en louai et admirai que la Providence se servoit de moi pour le mettre en état de faire des aumônes plus considérables. Comme j'étois vêtu fort simplement, il ne tint pas grand compte de mes promesses, quoique je les réitérasse. Enfin

(5)

étant prêt de monter à cheval, je fus à mon ordinaire prendre ma portion. J'avois mis cent pistoles dans une bourse, avec un petit papier qui renfermoit un peu de poudre de projection, avec ces mots écrits : *Remède capable de guérir la paralysie la plus incurable.* Je donnai la bourse à ce garçon, et voici ce que me manda l'un de nos frères qui résidoit à Dresde : Mon apprenti apothicaire ne pouvant contenir sa joie, fut porter la bourse à son maître; celui-ci avoit entendu parler de l'oeuvre, et fit moins d'attention à l'or qu'à la poudre. Il fut trouver le ministre, et celui-ci ayant

(6)

raconté l'aventure au roi ; ce prince fut curieux de faire l'épreuve de ma poudre ; il s'enferma dans son cabinet avec trois de ses confidens , et fit , avec quatre livres d'argent , quatre livres d'or. Le roi de Pologne en crut à peine ses yeux ; mais après avoir fait éprouver cet or , et s'être convaincu de la réalité du fait , il fit venir le garçon apothicaire , l'interrogea , voulut l'obliger à lui dire ce que j'étois devenu , et n'en pouvant tirer des lumières que ce garçon n'avoit pas , le fit mettre en prison , où on le retint six mois. Enfin , désespérant d'en pouvoir rien

(7)

apprendre , il lui fit rendre la liberté et la valeur des quatre livres d'or ; ce qui le mit fort à son aise ; j'eus depuis la consolation d'apprendre qu'il avoit bien usé de sa fortune , qu'il augmente considérablement par son industrie , et qu'il ne perd aucune occasion de faire du bien.

Le roi de Pologne s'étoit fait donner mon signalement et avoit donné des ordres sûrs pour que je ne pusse pas lui échapper ; il y a bien de l'apparence qu'ils eussent été efficaces , sans l'accident suivant. Je trouvai en sortant de Dresde un homme bien mis à pied , qui tenoit la même

(8)

route que moi ; m'étant arrêté pour déjeuner , et voyant qu'il n'avoit demandé qu'un coup de vin pour manger un morceau de pain qu'il avoit , je le priai de partager avec moi ce que je m'étois fait apporter. Pendant le déjeuner je lui demandai où il alloit ; et il me répondit la larme à l'œil , qu'il étoit parti de Dresde le désespoir dans l'ame , après avoir perdu tout son bien par des accidens imprévus , et qu'il portoit ses pas au hazard sans avoir aucun dessein déterminé ; qu'il avoit pourtant une légère espérance dans les secours d'un ami qui demouroit à onze

(9)

lieues de là , mais que la honte de lui découvrir sa misère l'arrêtoit. J'exhortai cet homme à prendre courage ; le récit de ses malheurs m'avoit donné d'autant plus de compassion qu'ils étoient involontaires , et je résolus de le secourir ; je m'offris de lui payer un cheval jusqu'au lieu où demouroit son ami , déterminé à lui faire tenir une lettre de change assez considérable pour rétablir ses affaires. Il me remercia avec des transports de joie qui surpassent toute expression ; nous nous mîmes en chemin , et ce malheureux voyant à l'entrée d'un petit bois que rien

(10)

ne s'opposoit à son dessein, me tira un coup de pistolet qui me jëta à bas de mon cheval ; mais ce coup n'étoit pas mortel, et ne sachant d'où il étoit parti, j'attribuai l'empressement avec lequel ce traître accourut à moi, au désir de me secourir ; mais il ne me laissa pas long-temps dans l'erreur ; il tira son couteau et m'en donna cinq coups dans le corps. Je perdis le sentiment, et ma dernière pensée fut de me recommander à Dieu, devant lequel je crus fermement que j'allois paroître ; et voici les moyens dont le Providence se servit pour me conserver la vie.

(11)

Le chancelier du roi de Pologne alloit à une maison de campagne suivi de quelques domestiques ; un de ceux qui alloient devant sa chaise, m'ayant apperçu baigné dans mon sang, fit un grand cri ; le chancelier s'étant avancé fut saisi d'horreur et de compassion. Il ordonna qu'on examinât s'il me restoit un souffle de vie, et l'on connut à une respiration presque imperceptible, que je n'étois pas expiré. Il me fit mettre sur le cheval de l'un de ses gens, et comme le village d'où nous sortions n'étoit éloigné que d'un quart de lieue, il en reprit le chemin, me mit dans une au-

berge, et envoya un domestique en poste à la ville, pour avoir un bon chirurgien, ne se fiant pas beaucoup à celui du lieu qui m'avoit mis le premier appareil. Je ne repris mes sens que plusieurs heures après, et mon étonnement fut extrême de me trouver dans un bon lit, environné de gens qui paroisoient empressés à me soulager. Je voulus m'informer comment j'avois été transporté en ce lieu, mais le chirurgien me pria de demeurer tranquille, puisque la plus légère altération pouvoit m'être funeste. Mes plaies, sans être mortelles, étoient infiniment dan-

gereuses, et je fus long-temps entre la vie et la mort. Le chancelier repassa deux jours après, et apprit avec plaisir qu'il y avoit quelque espérance de me sauver; ce fut en ce temps qu'il fut un des témoins de la transmutation dont j'ai parlé, et il fut un de ceux que le roi chargea de faire suivre mes pas. Ce généreux seigneur, ayant appris que j'étois hors de danger, vint me voir, et à peine voulut-il se prêter aux transports de ma reconnoissance. Ayant appris de moi que je m'en allois à Strasbourg, il me donna une somme suffisante pour mon voyage, et me fit habiller promp-

tement. Quoiqu'il se fût informé au garçon apothicaire de toutes les choses qui pouvoient servir à me reconnoître, il n'eut pas le plus léger soupçon à mon égard, la perte de mon sang m'ayant rendu méconnoissable; et une perruque que j'avois substituée à mes cheveux, qu'il avoit fallu couper en me pansant, acheva de me déguiser si parfaitement, que je doute que le garçon apothicaire m'eût reconnu lui-même.

Je sortis heureusement de Pologne, et étant arrivé à Strasbourg, j'écrivis au chancelier, et je l'assurai qu'avant qu'il fut

peu, je lui donnerois des marques efficaces de ma reconnoissance. En effet, m'étant rendu à Amsterdam par le secours d'un de mes frères résidant à Paris, je travaillai seul pour la première fois, et mon travail ayant réussi au-delà de mes espérances, je portai cent mille florins chez un banquier; j'en pris une bonne lettre-de-change, et l'envoyai à mon bienfaiteur; et voici ce que j'appris à mon dernier voyage de Paris. Le chancelier ayant reçu ma lettre, crut que mes blessures m'avoient altéré le cerveau, et ne fit pas la moindre démarche pour toucher son argent,

(16)

Quelques années après, les troubles de la Pologne l'obligèrent à venir en France ; il passa par Amsterdam, où il avoit quelques affaires. Un marchand chez lequel il logea, ayant par hasard nommé le banquier qui avoit fourni la lettre-de-change qu'il avoit reçue il y avoit dix ans, il s'informa de sa demeure, et lui présenta le morceau de papier qu'il avoit conservé par hasard. Le banquier y eut à peine jetté les yeux, qu'il s'écria : Ah monsieur, que vous m'avez donné d'inquiétude; depuis dix ans votre argent est à part, et je l'aurois gardé jusqu'à la mort, si

(17)

vous ne fussiez venu le prendre. Le chancelier reçut les cent mille florins, et se douta, mais trop tard, de la vérité. Un de ses secrétaires, avec lequel je me rencontraï à Paris, rapporta cette aventure, que son maître raconte à tout le monde.

Je demurai deux ans à Amsterdam, et j'y courus un grand danger. Un des plus riches marchands de cette ville, perdit par trois banqueroutes consécutives, la plus grande partie de son bien; c'étoit un des plus honnêtes hommes que j'aie connu. Il fut moins sensible à l'état de détresse dans lequel alloient se trouver qua-

torze enfans qu'il avoit, qu'à la nécessité de faire perdre quelque chose à ses créanciers. Son état me toucha, et après avoir beaucoup rêvé pour trouver le moyen de le soulager sans danger, je mis dans un paquet douze marcs d'or, et le soir j'en chargeai un crocheteur dont je crus ne pas être connu, avec ordre de le remettre à ce marchand. Son étonnement fut extrême lorsqu'il reçut cet or ; il questionna vainement le porteur : cet homme me connoissoit de vue, mais il ne savoit ni mon nom, ni ma demeure. Comme j'avois joint à ce paquet un billet par lequel je

priois le marchand de se servir de ce secours sans chercher à découvrir d'où il venoit, il ne fit aucune démarche pour découvrir son bienfaiteur ; mais ayant porté son or à la monnoie, les directeurs connurent sans peine que ce n'étoit pas un or ordinaire ; l'on questionna cet homme qui, n'y entendant nulle finesse, déclara la façon dont il l'avoit reçu. On lui demanda le nom du porteur ; heureusement qu'il l'ignoroit, mais il promit à ces messieurs de le leur amener avant la fin du jour. Il retourna chez lui fort inquiet, déterminé à périr plutôt que de nuire à son

bienfaiteur. Comme je le voyois souvent, et qu'il avoit quelque confiance en moi, il me fit appeler pour me communiquer le dessein qu'il avoit conçu d'obliger, à force d'argent, celui qui lui avoit remis le paquet, à s'éloigner d'Amsterdam, et à s'en bannir lui-même, plutôt que de donner les moindres lumières qui pussent causer la perte de celui qui l'avoit retiré de l'affreuse situation qu'il étoit à la veille d'éprouver. La reconnaissance de cet homme et sa probité me touchèrent. Je l'embrassai et lui dis qu'il pouvoit sans crainte obéir à ces messieurs,

et qu'avant la fin du jour, son bienfaiteur seroit en lieu de sûreté. Ces paroles lui ouvrirent les yeux, mais me déroband aux transports de sa gratitude, je ne pris qu'un quart-d'heure pour mettre mes affaires en état, et dans vingt-quatre heures j'arrivai à Utrecht, où je ne demeurai qu'autant qu'il falloit pour me délasser. Je conçus alors plus que jamais, avec quel ménagement je devois user du trésor que la Providence m'avoit confié; je fus contraint souvent de voir souffrir les misérables, sans oser les soulager. Ce fut en ce tems que je fus m'établir à ***,

et que je pris un logement chez vous; votre physionomie me plut, et dès-lors je souhaitai de trouver en vous les dispositions nécessaires à un philosophe. Je ne vous flatterai point, mon fils; si j'eus lieu d'être satisfait de votre inclination bienfaisante, votre penchant pour les plaisirs me parut un obstacle invincible à votre initiation; et si le hasard ne vous avoit pas découvert le trésor que je possède, vous l'eussiez toujours ignoré. Et ne craignez-vous pas, dis-je à mon père, que cette réserve de votre part ne me porte à quelques indiscretions qui vous deviennent fu-

nestes; que je ne me venge du peu de confiance que vous avez en moi? Non, répondit M. Dorville, le fond de votre cœur m'est connu, il est droit, rien ne peut altérer votre probité. Si je vous avois moins étudié, il eût fallu, dans la circonstance présente, me séparer de vous; mais je compte si fort sur votre discrétion, que je n'en ai pas même eu la pensée. Et vous m'avez rendu justice, dis-je en l'interrompant: je n'envie point la possession d'un trésor dont je ne pourrois jouir sans danger. Je tremblerois à chaque instant que vous ne soyiez à la veille de m'é-

tre arraché; et si mon amitié pour vous me donnoit le droit de vous parler sincèrement, je vous conjurerois d'oublier pour jamais une science si funeste à ceux qui la possèdent. M. Dorsinville sourit à ce discours. J'eusse déjà prévenu vos conseils, me dit-il, si ma vocation me l'eût permis; mais dépositaire des cinq talens du Père céleste, je ne dois pas les enfouir. Il faut qu'au risque de ma liberté, de ma vie même, je les fasse valoir; heureux si je perdois le jour dans l'exercice des œuvres de miséricorde. Vous penserez un jour comme moi, si la divine Providence vous des-

tine à l'heureuse qualité du père des pauvres; en attendant, servez-moi de confident et d'aide.

Mais, mon père, lui dis-je, vous savez le peu de goût que j'ai pour les sciences profondes. Cet obstacle seul me paroît invincible; rien de plus caché que la science dont vous êtes en possession. Pourrois-je me promettre une application assez constante, pour en pénétrer toutes les profondeurs? — Non assurément, si vous n'étiez aidé dans votre travail; mais je puis vous applanir toutes les difficultés: la principale est de connoître la matière de l'œuvre. — Et ne m'avez-vous

pas dit que rien ne pouvoit être produit que par son semblable; ainsi la matière de l'or est-elle autre que l'or même? -- Non; sans doute; le germe de l'or est dans l'or, mais il faut trouver une matrice propre à le faire germer, une terre capable de le faire pourrir pour le faire renaître; en un mot, voici tout le secret de la pierre. Prenez celui qui, sans être dans aucune des familles des trois règnes, est tout à-la-fois terre, air, eau et feu: donnez-lui votre or à dévorer, qu'il le pourrisse, le ressuscite, et lui serve de nourriture dans son nouvel être. Mais faites tellement qu'il

lui ait fait perdre entièrement sa première nature, et que de fluide il ne puisse plus retourner dans son premier état; il renaîtra alors, comme le phénix, de sa cendre. Mais plus heureux que cet oiseau imaginé pour servir de symbole à notre œuvre, il ne sera pas père d'un seul, mais engendrera une multitude d'enfans. -- Il me semble que vous venez de me dire qu'il falloit rendre l'or fluide; mais ne le devient-il pas, lorsque, mis dans le creuset, il se fond? -- Ce n'est pas ce que j'ai entendu. L'or, dans les entrailles de la terre, est premièrement eau; il faut dont le ré-

duire en eau pour en tirer le germe ; et voilà toute la science. -- Et c'est aussi toute la difficulté ; mais pourrois-je vous demander, sans indécision, si cette matrice de l'or est d'un grand prix, si elle est rare, ignorée ? -- C'est ici que je ne puis vous répondre clairement ; c'est une lépreuse qu'il faut guérir de sa lèpre, avant de l'introduire dans le lit nuptial du roi ; une vipère à qui l'on doit ôter son venin, si l'on veut la rendre salutaire ; un cahos qu'il faut débrouiller. Il renferme des trésors infinis, et s'achète à vil prix ; il est entre les mains de tous, et n'est connu

que de peu de personnes. Les uns le nomment mercure, les autres le lion verd, quelques autres autre soufre, et il est en effet tout cela ; mais il ne m'est pas permis d'en dire davantage. Attendons que les années, en vous corrigeant, vous rendent digne d'entrer dans ce sanctuaire.

CHAPITRE II.

Arrivée inattendue.

NE m'apprendrez-vous point, dis-je à mon père (que j'appellerai désormais M. de Méricourt) par quel hasard vous avez été découvert à Paris ? Je l'ignore, me dit-il, mais il falloit que les

avis qu'on avoit donnés à mon égard, fussent bien fondés, puisque, malgré ma fermeté à tout nier, je n'ai pu donner le change. On me signifia dès les premiers jours que je fus en prison, que j'y étois pour la vie, à moins que je ne rachetasse ma liberté par la perte de mon secret. Vous pouviez être libre à moins de frais, lui dis-je en riant, et si j'eusse été à votre place, je me serois radouci en faveur d'une geôlière aimable, qui n'auroit rien épargné pour briser vos chaînes. Vous oubliez, me dit mon père, qu'il auroit fallu les changer contre d'autres encore.

plus pesantes. Vous n'avez pas toujours pensé de même, lui dis-je, et vous eussiez renoncé de bon cœur à votre liberté, en faveur de la belle Hortense. Je me félicite, me dit mon père, de n'avoir point eu à vous révéler beaucoup de foiblesses en ce genre, je m'apperçois que vous n'auriez laissé échapper aucune occasion de me les rappeler. Je veux bien vous avouer que je regardois mon union avec cette charmante fille, comme le comble de la félicité; mais dans l'état où la Providence me destinoit, elle eût pu devenir un obstacle au genre de vie que je me suis

prescrit, et je loue Dieu chaque jour, de ce qu'il m'a donné la force de conserver ma liberté. Adieu donc la philosophie, repris-je, vous aurez beau me vanter ses avantages; c'est une maîtresse jalouse qui ne veut point de rivale, et je ne voudrois pas répondre de moi, si je rencontrois une seconde Ambroisine. Ce seroit pour une semblable, dit mon père, qu'il faudroit déroger à la loi commune, qui exige qu'un philosophe ne soit attaché à rien; mais je ne voudrois pas m'en rapporter tout-à-fait à vous sur le choix. Toute femme qui auroit touché votre

cœur, seroit une Ambroisine à vos yeux, et vous lui prêteriez libéralement des qualités qui n'existeroient que dans votre imagination. Il faut attendre que le temps et l'expérience vous mettent à couvert des surprises; je vous permettrai alors de faire un choix qui ne nuise point aux vues que j'ai sur vous.

Un grand bruit que nous entendîmes à la porte de l'hôtellerie, interrompit notre conversation; je descendis pour voir de quoi il étoit question. J'appris avec horreur qu'un pauvre matelot, fatigué des cris de trois enfans qui lui demandoient du

pain qu'il ne pouvoit leur donner, avoit pris le parti de se donner un coup de couteau pour se tirer d'embaras. M. de Méricourt se transporta aussitôt dans la maison de ce malheureux; sa femme et ses enfans jettoient des cris effroyables autour de leur père, qui nageoit dans son sang. On avoit appelé un chirurgien, pour voir s'il n'y avoit point d'espérance. Comme il tar-
doit trop à venir, mon père, avec le secours des assistans, vint à bout de le porter sur son lit; on déchira sa chemise, et l'on crut appercevoir qu'il respiroit encore. Le chirurgien nous l'as-

sura quand il eut visité la plaie, qu'il trouva dangereuse; il mit le premier appareil, après quoi il demanda à la femme si elle avoit quelques amis pour obtenir une place dans un hôpital, ou si elle étoit en état de fournir aux frais de la maladie de son mari. Mon père, qui entendoit l'anglais, fut indigné de la dureté du chirurgien, et calma le désespoir de cette malheureuse, en lui promettant de se charger de la dépense. A cette promesse le chirurgien se chargea de donner tous les soins au blessé. Lorsque cet homme fut rétabli, mon père, après lui avoir remontré

l'énormité de son crime, voulut le tirer de l'affreuse situation qui l'avoit occasionné ; il lui demanda de quoi il vouloit s'occuper, pour éviter la misère. Le matelot ayant répondu que s'il avoit le moyen d'acheter un bateau, il gagneroit sa vie sur la rivière, nous lui donnâmes l'argent nécessaire pour cette emplette, et sa reconnoissance nous paya avec usure du bien que nous lui avions procuré. Nous comptons rester quelque temps à Londres, mais nous fûmes obligés d'en sortir avec précipitation, et voici pourquoi.

Nous étions rentrés assez tard

à l'hôtel où nous logions ; l'on nous dit en arrivant qu'un Français nous y attendoit depuis quelques heures ; nous n'avions fait aucunes connoissances, et nous ne pouvions nous imaginer qui ce pouvoit être. Quel fut notre étonnement de reconnoître sous un habit de cavalier, l'aimable fille du geolier. Suspendez votre jugement, nous dit-elle, en voyant la surprise peinte sur notre visage ; ne condamnez ni mon déguisement, ni mon voyage, avant d'en avoir appris le motif. Mon père s'étant un peu remis, la pria de s'asseoir, et après s'être assurée que

nous ne pouvions pas être entendus, elle continua : Ce n'est pas pour vous reprocher de m'avoir trompée, que je me suis déterminée à marcher sur vos traces. Malgré toutes les précautions que vous avez prises pour cacher le lieu de votre retraite, vous n'y êtes point en sûreté. Nous priâmes Angélique de nous apprendre par quel hasard on nous avoit suivi; voici ce qu'elle nous apprit.

La nuit que vous aviez choisie pour votre fuite, avoit été destinée, par un marchand de Rotien, à faire passer par eau des marchandises qu'il vouloit introdui-

re dans la ville, sans payer les droits ordinaires; mais comme on le soupçonnoit depuis longtemps de faire cette manœuvre, les intéressés à la perception des droits avoient eu le secret de faire entrer chez lui un domestique qui leur étoit dévoué, et qui, voyant des mouvemens extraordinaires dans la maison, ne manqua pas d'avertir ceux auxquels il servoit d'espion. Il est étonnant que vous ayez échappé aux gardes qui veilloient sur les deux bords; mais le batelier qui vous avoit passé ne fut pas si heureux : à peine l'eûtes-vous quitté, et dans le temps qu'il étoit

encore occupé à attacher son bateau, qu'il fut saisi par les gardes, qui commencèrent par faire une recherche exacte dans le bateau; ils le fouillèrent ensuite: la bourse pleine d'or, ayant fait naître leurs soupçons, ils le questionnèrent beaucoup; son embarras les augmenta, ils s'assurèrent de lui et le conduisirent chez le directeur des fermes. Ce pauvre homme se croyant perdu se jeta à ses pieds, et lui demanda miséricorde, en lui promettant de tout avouer. Il fit alors sa déposition qui parut de si grande conséquence, que le directeur en fit donner avis sur-le-champ

à l'intendant et au premier président: ce dernier, qui savoit votre détention, parut allarmé lorsqu'il apprit votre fuite; car il ne douta nullement qu'on en eût imposé au batelier, lorsqu'on lui avoit parlé de l'enlèvement d'une jeune fille. Il se fit conduire chez nous, et mit l'alarme dans la maison; mon père se livra au désespoir lorsqu'il eut constaté votre fuite. On interrogea de nouveau le batelier, et sur les lumières qu'il donna, on se mit sur vos traces; il n'y avoit que quelques heures que vous étiez embarqués, lorsqu'on arriva à Dieppe. Le premier pré-

sidentavoitdépêché sur-le-champ
 un courrier au duc , qui est ac-
 tuellement ministre , et par les
 ordres duquel vous aviez été ar-
 rêté : en attendant sa réponse on
 nous conduisit au palais , et le
 lendemain à la Bastille. Nous y
 fûmes interrogés par un homme
 qui prit beaucoup de précautions
 pour n'être point vu de nous ; il
 sembla d'abord convaincu de
 l'innocence de mon père , et lui
 demanda s'il se sentoit assez d'a-
 dresser poursuivre vos traces sans
 se faire connoître , et pour don-
 ner des avis sûrs sur le lieu où
 vous alliez vous fixer. Mon père
 répondit à cet inconnu qu'il

n'y avoit pas d'apparence qu'il
 pût se déguiser assez pour ne
 ne vous donner aucun soupçon ;
 mais il ajouta que , pendant une
 longue maladie qui l'avoit mis
 dans la nécessité de me confier
 les clefs , j'avois assez vu son
 prisonnier pour me remettre ses
 traits , et que le changement
 d'habit ne lui permettroit pas de
 me reconnoître. L'inconnu , que
 je soupçonne être le duc , voulut
 me parler en particulier. Il me
 fit beaucoup de questions , et ju-
 geant par mes réponses que je
 pouvois servir à ses desseins , il
 me promit une fortune au-delà
 de mes espérances , si je pouvois

réussir à lui faire savoir et le lieu de votre demeure, et vos occupations. L'espoir de vous être utile me fit accepter avec transport cet emploi ; on me donna le même jour une somme considérable, et après m'avoir équipée comme vous le voyez, on me chargea d'une lettre pour l'ambassadeur de France à Londres, et l'on m'assura qu'il me fourniroit tous les secours dont je pourrois avoir besoin. On m'obligea de partir en poste le lendemain ; j'avois un ordre pour le commandant de Dieppe ; il fit partir sur-le-champ un paquebot qui me remit en Angle-

terre ; j'ai suivi vos traces sans peine, à l'aide d'un interprète qu'on m'avoit donné à Dieppe. Après avoir découvert le lieu où vous logiez, j'ai fait entendre à cet interprète, que je soupçonne d'être un espion, qu'à l'aide de mon déguisement j'allois essayer de m'introduire auprès de vous en qualité de domestique ; et je me suis hâtée de vous apprendre le danger que vous couriez ; car je ne doute pas que ma lettre pour l'ambassadeur ne contienne des ordres précis pour vous arrêter.

Nous commençâmes par remercier Angélique du service

important qu'elle nous rendoit, et de l'assurer de toute notre reconnaissance; un soupir qui lui échappa, fit connoître à M. de Méricourt de quel genre elle l'étoit souhaitée, mais il n'étoit pas temps de nous expliquer là-dessus. Ce qui nous parut le plus pressé, fut d'ouvrir la lettre adressée à l'ambassadeur. Elle contenoit un ordre exprès de demander au roi permission d'arrêter deux faux monnoyeurs qui avoient rompu leurs chaînes en France, et nous sentîmes alors tout ce que nous avions à craindre. Voilà donc, me disois-je, les fruits amers qu'on recueille

de la découverte d'un secret qui fait l'objet des desirs de tant de personnes. Mon père de son côté étoit enseveli dans une profonde rêverie. Angélique l'interrompit pour le prier de déterminer promptement ce que nous avions à faire: Qui sait, ajouta-t-elle, si mon interprète n'a point aussi des ordres qui vous rendroient inutile toute ma bonne volonté. Nous convinmes qu'elle pensoit juste, et sur-le-champ nous conclûmes qu'elle avoit réussi au-delà de ses espérances, puisqu'on ne seulement nous l'avions arrêtée à notre service, mais que nous l'avions chargée de nous

(48)

trouver un second domestique qui sût les deux langues. Elle sortit sur-le-champ, et étant rentrée, elle nous présenta cet homme avec lequel nous convinmes de prix. Ayant su de nos deux nouveaux domestiques qu'ils n'avoient point soupé, nous leur donnâmes pour boire à notre santé, et nous nous mîmes au lit devant eux, en leur ordonnant de n'entrer que le lendemain à midi dans notre chambre. Ils se retirèrent, et Angélique dit à l'interprète qu'elle prendroit ce tems, pour rendre à l'ambassadeur de France une lettre qu'elle devoit lui remettre.

(49)

Elle proposa à l'interprète de prendra part d'une bouteille de vin; elle eut bien souhaité pouvoir l'enivrer, mais soit que cet homme fût naturellement sobre, soit qu'il se tint sur ses gardes, il ne lui fut pas possible de le faire passer à une seconde. Il étoit dix heures du soir quand ils se retirèrent, et nous avions passé à délibérer le tems de leur souper. Angélique vint nous rejoindre, et il fut arrêté que nous partirions sur-le-champ; mais quel fut notre étonnement d'apprendre que mon père étoit déterminé à retourner en France: C'est, nous dit-il, le seul lieu où

nous serons en sûreté , parce qu'on ne s'avisera pas de nous y croire ; nous la traverserons toute entière, et nous pourrons nous retirer en Allemagne. J'avoue que nous courons mille dangers, mais il n'est pas possible de prendre un autre parti. Il n'étoit plus question que de prendre des mesures pour notre fuite, et nous y eussions trouvé bien des obstacles, si je ne me fusse souvenu du matelot à qui mon père avoit conservé la vie ; M. de Méricourt remercia le ciel de nous avoir procuré cette ressource. Il fut sur-le-champ trouver cet homme, et l'ayant

tiré à part, il lui demanda s'il pouvoit compter sur lui. Je vous dois la vie, lui dit le matelot, et le bonheur de mes pauvres enfans ; faut-il nous sacrifier pour vous, j'y suis disposé. Il ne vous en coûtera pas tant, lui dit mon père ; il ne s'agit que de nous transporter tout-à-l'heure à Gravesand, et quand nous y serons je vous apprendrai en quoi vous pouvez m'être utile ; mais il faut trouver un prétexte pour cacher à votre femme le sujet de votre voyage. Tranquillisez-vous, repliqua cet homme, je puis lui dire simplement que l'on m'occupe quelques jours avec mon

(52)

bateau , et que je serai bien payé, elle sera satisfaite. Si vous craignez ses questions , je lui écrirai tout cela par le peny-post (la poste d'un sol), et je ne rentrerai point à la maison. M. de Méricourt approuva cet expédient et à onze heures du soir nous entrâmes dans le bateau de cet homme, abandonnant tous nos effets dans l'auberge, et n'emportant que notre argent,

CHAPITRE III.

Epreuve.

IL faisoit un vent épouvantable, et il falloit un danger pareil à celui que nous fuyons, pour

(53)

nous exposer sur la Tamise dans un aussi mauvais tems. Le bateau dans lequel nous étions, étoit fort petit; l'on y avoit ménagé un espace de trois ou quatre pieds qui étoit couvert et environné d'un rideau, ce fut où nous placâmes Angélique. Mon père s'assit à côté d'elle, et je m'étendis à leurs pieds. A peine eûmes-nous fait quelques milles, que le vent s'augmenta de telle sorte, que notre conducteur nous proposa de descendre; mais mon père lui ayant fait entendre qu'il vouloit qu'à quelque prix que ce fût, il passât pardessus ses craintes, nous vîmes bientôt qu'elles

étoient fondées. Un coup de vent renversa notre bateau presque tout entier, et il étoit à moitié d'eau. J'avoue franchement que je fus saisi de frayeur. Mon père voulant dérober l'horreur de ce spectacle à Angélique, tira le rideau. Elle connut son attention: Ne me cachez point le péril, lui dit-elle en se jetant entre ses bras, il ne m'effraye que pour vous; une infortunée telle que moi ne craint point la mort, je la recevrai de bon cœur entre les bras de ce que j'aime. Quoique le moment fût peu propre à faire une pareille déclaration, mon père en parut touché; et je rougis

d'avoir moins de courage qu'une jeune fille. Nous n'espérions plus rien, lorsque le vent s'étant apaisé, notre bateau reprit sa situation, et notre conducteur ayant fait forces de rames, nous nous trouvâmes dans un endroit qui étoit plus à couvert que celui où nous avions manqué périr. Ayant repris nos esprits, je complimentai Angélique sur sa fermeté; mais je connus à la confusion dans laquelle elle étoit, qu'elle rougissoit des paroles qui lui étoient échappées dans ce moment critique. Mon père changea de discours, il nous communiqua le dessein qu'il

avoit d'emmener notre pilote jusqu'en France, pour prévenir les poursuites ; et nous approuvâmes sa résolution. Arrivés à Graveseang, il lui remit entre les mains vingt-cinq pièces, et lui en promit autant, s'il vouloit abandonner son bateau et nous suivre jusqu'à Calais. Cet homme qui ne manquoit pas d'esprit, conçut que quelque mauvaise affaire occasionnoit un départ si précipité ; non seulement il promit à mon père tout ce qu'il voulut, mais il lui dit qu'au cas qu'il eût des raisons pour déguiser sa route, il pourroit, en achetant une chaloupe à Dou-

vres, le conduire jusqu'à Embleteuse, qui est un petit lieu proche de Boulogne, où il arriveroit en sûreté. Je connois toute cette côte, ajouta-t-il, j'ai longtemps servi un contrebandier, et il n'y a com ni recoin qui ne me soit aussi familier que ma chambre. Nous acceptâmes avec plaisir cette proposition, et ayant pris la poste jusqu'à Douvres, nous y arrivâmes à une heure, qui étoit à-peu-près le tems où l'on pouvoit s'être apperçu de notre fuite à Londres. Nous ne voulûmes entrer dans aucune maison, notre anglois nous apporta à manger dans un lieu

écarté où il nous avoit placés ; et étant allé sur le port, il eut bientôt trouvé une chaloupe telle qu'il la cherchoit ; nous y entrâmes à dix heures du soir. Le tems étoit serein, et nous fûmes en France avant le jour. M. de Méricourt étoit si content de notre guide, qu'il lui donna cent guinées ; et lui ayant fait promettre qu'il changeroit de quartier en arrivant à Londres, et qu'il garderoit un secret inviolable sur tout ce qui s'étoit passé, il partit en nous donnant mille bénédictions.

Quelqu'intérêt que nous eussions à avancer, M. de Méricourt

proposa à Angélique de se reposer quelque tems ; mais cette courageuse fille l'assura qu'elle étoit en état de continuer le voyage. Je fus à Boulogne pour acheter une chaise de poste à deux places ; je fis mettre sur le dextant un estrapontin, et étant revenu joindre mon père sur les cinq heures du soir, nous partîmes à l'heure même ; et pour ne point vous ennuyer par le récit d'un voyage dans lequel il ne nous arriva rien d'extraordinaire, nous gagnâmes heureusement Nancy, où nous résolûmes de nous arrêter quelque tems. Angélique reprit en arrivant les

habits de son sexe. Je n'avois pas trouvé un moment dans la route pour demander à mon père quelles étoient ses dispositions à son égard ; je profitai du premier instant où nous fûmes seuls pour lui demander s'il n'étoit pas touché de tout ce que cette charmante fille avoit fait pour lui. Je vous avouerai, me répondit-il, que son courage, sa fermeté et son amour pour moi m'ont pénétré d'estime et de reconnaissance ; mais mon cœur se refuse à des sentimens plus tendres, et la raison me forceroit à les étouffer, si j'étois capable d'en concevoir. Je sentis une véritable

colère à ce discours ; mon père me parut alors un monstre d'ingratitude, et je lui laissai entrevoir combien son insensibilité m'avoit révolté. Nous ne sommes pas maîtres de nos sentimens, me dit-il ; je ne laisserai rien à désirer à Angélique, mon cœur seul et ma liberté seront exceptés des biens dont je veux la mettre en possession. — Et que lui serviront des biens qu'elle méprisera sans doute, si vous lui refusez le seul qui peut faire sa félicité ? Mon père rit de ma colère. — J'espère qu'Angélique sera plus équitable que vous, et que contente de mes sentimens

pour elle, elle étouffera une passion que la disproportion de nos âges rend ridicule; je ne sais même si ce sacrifice lui coûtera autant que vous vous l'imaginez; je me persuade qu'elle le feroit avec plaisir, si vous vouliez vous charger de payer mes dettes: vous êtes jeune, d'une figure aimable; vous m'aurez bientôt banni du cœur d'Angélique, si vous voulez vous donner la peine de devenir mon rival. — Vous arrangez tout cela à merveille, mon père; voilà un mariage conclu: je n'y vois qu'une petite difficulté qui n'est qu'une bagatelle, c'est que je n'aime point Angé-

lique, et qu'elle, loin de m'aimer, est fortement prévenue en votre faveur. Vous pensez badiner, me répondit mon père, en traitant cette difficulté de bagatelle; elle en est pourtant une en effet qui peut être détruite par beaucoup d'estime et de reconnaissance, sentimens préférables à ceux de l'amour, dans une union qui ne doit finir qu'à la mort, puisque, s'ils sont fondés, ils augmentent chaque jour, et que l'amour au contraire atteint à sa perfection, lorsqu'il peut se changer en une amitié douce et tranquille. Oh! pour le coup, mon père, m'écriai-je, Angéli-

(64)

que triomphe , vous êtes vaincu ; il suffit pour lier son sort à celui d'une personne aimable , qu'on ait pour elle de l'estime , et vous convenez que vous ressentez ce sentiment dans toute sa vivacité pour notre libératrice ; qui vous empêche de lui donner la main ? Mon père parut un peu surpris de se voir condamner par ses propres paroles ; il rêva quelques instans et me dit : J'avouerai que j'estime Angélique , mais ce sentiment a besoin d'être fortifié , pour qu'il surmonte la répugnance que j'ai pour le mariage : sa conduite pourra me déterminer ; mais , mon fils , il faut que

(65)

vous m'aidiez à sonder son cœur ; s'il résiste à vos attaques , je la croirai digne de moi. Vous me proposèz de jouer un plaisant personnage , repris-je à mon tour , et si la feinte devenoit une réalité , et qu'Angélique se piquant de constance me laissât soupirer tout seul , ne serai-je pas bien payé de mon artifice ? Vous êtes bien modeste , me dit mon père , j'ai meilleure opinion de votre mérite , et je suis convaincu qu'Angélique se rendra à vos soins , que vous l'aimerez , que votre union sera pour moi une source de satisfaction. Sans l'espérer , répondis-je , je ferai ce que vous

exigez de moi ; mais promettez-moi, mon père, que si Angélique persévère à vous donner toute sa tendresse , vous la partagerez enfin. Je ne peux rien vous promettre, me dit mon père ; mais le tems me donnera conseil : commencez seulement à exécuter ce que je souhaite.

J'obéis à mon père, la tristesse dans laquelle Angélique étoit plongée m'en fournit l'occasion , et je feignis de l'attribuer à la fatigue d'un voyage si pénible. Elle m'assura que son corps étoit dans sa situation ordinaire, mais que son esprit étoit en proie aux plus vives inquiétudes. Je me

jetai alors à ses pieds , et je la conjurai d'étouffer une passion malheureuse, pour couronner celle d'un amant qui avoit connu tout le prix de son cœur ; et j'ajoutai tout ce que je crus capable de la toucher. Elle parut surprise de mon discours ; mais s'étant un peu remise : Vous connoissez mal mon cœur, me dit-elle, si vous le croyez capable de changer. Ma passion pour votre père s'est conservée sans aucun espoir ; rien ne sera capable de la détruire ; mais je saurai lui donner des bornes , et le condamner à un éternel silence : peut-être que la raison et l'absence me procè-

reront une guérison que je souhaite sans oser l'espérer. Quoique je n'eusse aucun amour pour Angélique, je ne pus entendre sans douleur qu'elle fût résolue à nous quitter. Je m'étois fait une douce habitude de converser avec elle, et je m'étois flattée que son amour pour mon père ne lui permettroit pas de se séparer de nous. Je lui marquai la douleur que me causoit sa résolution, je l'exagérai en amant désespéré, je m'offris à réparer les injustices de mon père, tout fut inutile. La nécessité, me dit-elle, ne m'a que trop fait violer les règles de la bienséance; il est

tems que je rentre dans un état convenable à mon sexe; et si je puis compter sur les bontés de M. de Méricourt, j'espère par son moyen m'ensevelir dans une solitude. J'ai déjà pris quelques mesures pour cela, ajouta-t-elle; une somme modique peut me procurer cet asile que je souhaite; soyez assez généreux, monsieur, pour me l'obtenir de votre père. Oubliez une infortunée qui, en vous donnant sa main, ne pourroit vous donner son cœur; qu'elle vous doive le repos de sa vie, et comptez sur une reconnoissance sans bornes. Vous me surprenez, lui dis-je;

mademoiselle, lorsque vous m'assurez que vous avez pris des mesures pour vous procurer une retraite; avez-vous pu vous imaginer que mon père consentit jamais à vous voir devenir la victime de votre générosité à notre égard. Vous êtes née sans vocation pour la vie religieuse; vous abandonnez pour nous sauver, une fortune certaine; exilée de votre patrie, n'auriez-vous pour prix des services que vous nous avez rendus qu'une prison que vous nous avez fait éviter. Non, mademoiselle, mon père est en état de vous faire le sort le plus brillant; il eût souhaité que

vous eussiez daigné le partager avec moi; mais si je ne suis pas assez heureux pour l'effacer de votre cœur, si vous croyez même qu'il n'y ait aucun mortel qui puisse le remplacer, choisissez quel lieu vous voudrez, jouissez-y en paix de la fortune qu'il vous laisse; mais gardez-vous de vous préparer, par une retraite précipitée, des regrets qui ne finiront qu'avec votre vie. La retraite, me répondit-elle, est le seul état qui me convienne; la bienséance ne me permet pas de rester avec vous, et je le dois moins que jamais depuis que vous m'avez découvert des senti-

mens auxquels il ne m'est pas possible de répondre. Mon âge et mon peu d'expérience m'exposeroient à mille dangers dans le monde ; que ferois-je de cette fortune brillante que vous m'offrez, je ne connois de plaisirs que ceux du cœur, et ce sont les seuls qu'elle ne pourroit pas me procurer. Non, monsieur, vous ne vous opposerez pas à la résolution que j'ai prise ; et je suis même certaine que vous l'approuverez. Mon père étant rentré dans le moment, je quittai Angélique, plein d'admiration pour cette vertueuse fille ; et ayant joint M. de Méricourt, je

lui fis le récit de la conversation que je venois d'avoir avec elle. Balancerez-vous encore, lui dis-je, à récompenser une constance et des sentimens si rares ? Non, assurément, mon fils, répondit M. de Méricourt, si je puis m'assurer de leur réalité ; mais je ne suis pas encore convaincu. Je n'ai point connu par expérience les artifices des personnes du sexe, mais je sais qu'il n'en est pas qu'elles n'emploient pour parvenir à leurs fins : elles jouent la constance, la probité, la religion même. A Dieu ne plaise que je soupçonne Angélique d'une pareille conduite ;

mais, pour surmonter la répugnance que je sens à m'engager, il me faut des vertus extraordinaires; il faut que je trouve dans celle à qui je donnerai la main, un parfait mépris des richesses, une prudence consommée, une âme généreuse. Je découvre toutes les apparences de ces qualités dans Angélique; mais, mon fils, je ne puis me rassurer sur leur principe: elle aime, et peut-être ces actions de générosité qui ont excité notre admiration, n'ont-elles d'autres motifs que son amour, et l'espérance de me rendre sensible. Encore un coup, c'est au tems à

me dicter la conduite que je dois tenir à son égard. Oh! pour le coup, vous m'impatientez, dis-je à mon père. Que deviendrait le genre humain, si l'on prenoit de pareilles précautions avant de s'engager. Il n'en seroit ni plus ni moins, répondit mon père, on s'étudieroit, et par-là on s'assortiroit: ainsi, sans qu'il y eût moins de mariages, il y en auroit plus d'heureux.

Mon père commença dès le jour même à exécuter sa résolution; il s'adressa à un juif à qui il dit qu'il avoit quelques lingots d'or, dont il vouloit se défaire; et qu'il les lui vendroit de façon

à lui procurer un bénéfice considérable. C'est prendre un juif par son foible, que de lui faire une pareille proposition. Le nôtre se trouva si bien de ce commerce, qu'il nous fut absolument dévoué. En moins de huit jours, il nous fournit deux cent mille livres. Mon père m'invita à aller à la promenade avec Angélique, et pendant son absence il fit porter dans sa chambre cette quantité d'or qu'il eut soin de mettre dans un coffre qui pût frapper la vue de notre libératrice; il y joignit une lettre, par laquelle il lui apprenoit ce que renfermoit ce coffre-fort, en la priant de

l'accepter comme une foible marque de sa reconnaissance à son égard. Il ajoutoit qu'il eût souhaité pouvoir lui donner une autre preuve de sa gratitude, que sa régnance pour le mariage eût cédé à ses bontés, si elle n'eût point été insurmontable; mais qu'on ne pouvoit disposer de son cœur à son gré; que d'ailleurs, son âge, ses affaires ne lui permettoient pas de penser à se fixer par un établissement; et que jeune et aimable comme elle étoit, elle trouveroit un parti qui lui feroit oublier un malheureux que la seule compassion lui avoit rendu cher.

Il n'y avoit qu'un instant qu'Angélique nous avoit quittés, et mon père m'instruisoit de ce qu'il avoit fait en notre absence, lorsqu'elle rentra dans notre appartement; elle tenoit la lettre de mon père, toute ouverte. Je n'ai pas voulu perdre un moment, lui dit-elle, pour vous témoigner ma reconnoissance; mais elle ne perdra rien de sa vivacité, par le refus des sommes excessives, que votre générosité me présente; je ne renonce point à vos bienfaits, mais la plus petite partie de ce que vous m'offrez, suffit pour me faire mener une vie tranquille dans une mai-

son religieuse; mon intention n'est pas de m'engager sans retour. Je ne suis pas digne actuellement d'être offerte au Seigneur; mais j'y vivrai éloignée du tumulte; j'ai déjà fait choix d'une maison, j'espère que vous voudrez bien m'y présenter en qualité de votre fille, je serai payée par cette faveur, du peu que j'ai fait pour vous servir. Mon père pressa vainement Angélique de disposer de l'argent qu'il lui avoit remis; il fallut céder à ses instances. Il la conduisit chez les dames D** où il la présenta comme sa fille; il étoit convenu d'une pension considérable, il en paya la pre-

mière année d'avance , en disant à l'abbesse, qu'il étoit sur le point de faire un long voyage; il fit acheter par notre hôtesse tous les habits qu'eût pu souhaiter une fille de la première naissance, il les fit porter au couvent, et remit à Angélique, un portefeuille où il y avoit pour 50 mille livres de billets à ordre, sur le plus fameux banquier de Nancy. Nous fûmes ensuite prendre congé de la nouvelle pensionnaire; rien de plus naturel que les larmes que nous répandîmes en nous quittant. Oserois-je vous demander à quoi aboutira toute cette comédie, dis-je à mon père lors-

que nous fûmes sortis. Vous serez content, me répondit-il; je le suis d'Angélique, et je goûte par avance une satisfaction infinie, en imaginant que je puis faire le bonheur d'une personne si accomplie. N'êtes-vous sensible qu'au plaisir de faire son bonheur, lui demandai-je, le vôtre n'y entre-t-il pas pour quelque chose? Et pourquoi rougirois-je de vous l'avouer, me dit mon père; une tendresse innocente n'est point incompatible avec la vertu la plus austère: telle est celle que je ressens pour cette aimable fille, et dont je lui ferai l'aveu aussitôt que

j'aurai déterminé le lieu où je veux fixer ma demeure. Je fus transporté de joie à ce discours, j'embrassai cent fois mon père, et je le priai de hâter une union qui devoit me faire partager le bonheur de deux personnes qui m'étoient si chères. Pouvois-je prévoir le cruel contre-tems qui alloit nous séparer !

Mon père, après avoir délibéré, résolut de se fixer à Trèves ; il partit avec moi pour Luxembourg où le juif qui prenoit son or étoit allé depuis quelques jours. Il vouloit, avant de quitter la Lorraine, s'assurer de sommes considérables. Arrivés en cette

ville, mon père, en descendant de notre chaise de poste, eut le malheur de se démettre un pied. Le chirurgien qui fut appelé le lui remit fort mal, en sorte qu'au bout de douze jours il fut attaqué des plus vives douleurs. On appela un chirurgien plus habile, qui remit les choses dans l'état dans lequel elles devoient être ; mais il conseilla à mon père de se reposer quelque tems, s'il ne vouloit s'exposer à quelque accident fâcheux. Mon père fut fâché de ce retard par rapport à Angélique, et comme j'avois une grande impatience de lui apprendre sa victoire, je pro-

posai à mon père de se décharger sur moi du soin de l'amener. Il y consentit, et je partis pour Nancy. Je n'en étois qu'à quatre lieues, lorsque je rencontrai notre hôtesse lorraine à la dînée. Ah! monsieur, me dit-elle, où allez-vous? votre sœur a été enlevée par ordre du duc..., et l'on fait actuellement les plus exactes perquisitions, pour s'assurer de vous et de votre père. Je fus frappé comme d'un coup de foudre à cette nouvelle; je remerciai notre hôtesse et je tournai bride. J'arrivai bientôt à Luxembourg, et je vis mon père accablé de la plus vive douleur.

à cette nouvelle; il se reprochoit ses irrésolutions, et s'accusoit du malheur de cette aimable fille. Mon père vouloit s'aller présenter au prince qui nous persécutoit, et l'engager par-là à la remettre en liberté; mais sa tendresse pour moi et mes sollicitations l'en empêchèrent. Vous n'avez rien à craindre pour ses jours, lui dis-je; le prince est généreux, et ne fera rien à son égard d'indigne de lui. Permettez-moi, ajoutai-je, de prendre sur moi le soin de suivre ses traces. Vous le feriez en vain, me dit-il; on aura pris de justes mesures pour nous dérober ses pas.

Après avoir long-tems rêvé, mon père crut pouvoir s'ouvrir au juif qui nous étoit attaché ; il fit briller à ses yeux des sommes considérables, et l'assura qu'il pouvoit tout attendre de sa reconnaissance, s'il lui donnoit quelques lumières sur le sort de sa fille. Ce juif lui promit de ne rien omettre pour cela. Il avoit entrée non seulement dans les meilleures maisons de Nancy, mais aussi à la cour du duc, où il vendoit souvent des bijoux. Il fut sept jours entiers sans nous donner de ses nouvelles, et ce qu'il nous apprit le huitième n'étoit pas capable de nous

rassurer : Angélique avoit été reconnue par un page du duc... qu'il avoit chargé de nous suivre ; ce page qui étoit dans la confiance de son maître, et qui n'ignoroit pas les perquisitions qui avoient été faites au sujet d'Angélique, avoit informé son maître de sa demeure à Nancy. C'étoit par son ordre qu'elle avoit été enlevée, mais on ignoroit absolument ce qu'elle étoit devenue. Ces nouvelles achevèrent de nous décourager. Notre juif qui, outre son intérêt, s'étoit pris de belle passion pour mon père, s'offrit de passer en France. J'obtiens, dit-il, des lettres de

recommandation pour le duc, je m'introduirai chez lui, je tâcherai de me faufiler parmi ses maitresses, et je serai bien malheureux, si je ne découvre pas quelque chose. Mon père approuva cette résolution; il concevoit bien qu'il risquoit quelque chose en se confiant à un juif; mais il se fût exposé davantage, pour tâcher de procurer la liberté à Angélique. Pour encourager notre espion, il lui remit une grosse somme en lingot, pour se fournir de bijoux propres à attirer l'attention du duc. Mon père m'avoit fait présent à Londres d'un diamant de grand

prix; mais l'art de l'ouvrier avoit beaucoup ajouté à sa valeur. Le juif m'avoit souvent demandé si je voulois m'en défaire; je crus que le présent que je lui en ferois pourroit échauffer son zèle. Il partit, et prit les mesures les plus prudentes pour nous faire parvenir sûrement ses lettres: nous reçûmes très-régulièrement les premières; mais tout d'un coup nous n'entendîmes plus parler de rien. Nous restâmes six semaines à Luxembourg dans la plus grande inquiétude, et nous nous préparions à en sortir, lorsque notre domestique vint nous annoncer une dame qui deman-

doit avec empressement à nous voir. Nous étions encore au lit, et nous dûmes au domestique d'ouvrir une chambre qui étoit à côté de la nôtre, pour la recevoir jusqu'à ce que nous fussions habillés. Cette dame, qui étoit dans l'antichambre, répondit assez haut au domestique, que les affaires qui l'amenoient ne souffroient pas de délai. Je crus démêler la voix d'Angélique; je le dis à mon père, qui m'assura qu'il le croyoit aussi. Je sautai du lit, et ayant passé une robe de chambre, je poussai un grand cri en voyant que nous ne nous étions pas trompés; mon père, ne sachant à quoi

attribuer le bruit qu'il entendoit, vint aussi en robe de chambre : il courut embrasser Angélique, et la tint long-temps serrée entre ses bras; je le priai de me faire place, et les yeux pleins de larmes que la joie me faisoit répandre, j'embrassai cette aimable fille. Après que les premiers transports furent calmés, nous lui demandâmes comment elle se trouvoit libre, comment elle avoit pu découvrir notre demeure, et mille autres choses. Mon père finissoit à peine une question, que j'en commençois une autre; nous nous aperçûmes enfin que nous ne lui en avions pas laissé le tems :

nous la priâmes plus tranquillement d'éclaircir tous les doutes que son arrivée imprévue nous avoit occasionnés. Je m'apperçois, messieurs, nous dit-elle en riant, que votre curiosité vous fait oublier que vous êtes presque nus, et que vous tremblez de froid ; je vous avoue cependant, que pour moi, le désir que j'ai de vous satisfaire, n'est pas capable de me rendre insensible. Jemeurs de faim et de froid, m'étant mise en marche avant le jour : quand j'aurai satisfait au second de ces besoins, ma langue est à votre service. Nous regagnâmes notre chambre, où il y avoit bon feu,

et le domestique nous ayant servi le chocolat : Je suis en état, nous dit Angélique, de vous instruire des aventures surprenantes que j'ai éprouvées depuis notre séparation.

CHAPITRE IV.

Récit d'Angélique.

IL y avoit à peine huit jours que vous étiez partis, lorsque la Supérieure effrayée vint me dire qu'on me demandoit de la part du duc..., et qu'il y avoit à la porte de ma chambre un officier qui avoit ordre de se saisir de moi et de mes effets. Elle ache-

(94)

voit à peine, que cet officier entra et me pria avec politesse de lui remettre mes clefs. La résistance eût été inutile ; j'obéis de bonne grace, et je ne parus point déconcertée. Je trouvai à la porte une chaise de poste dans laquelle cet officier entra avec moi ; douze hommes à cheval et bien armés environnoient notre chaise. Je suis encore surprise de la fermeté que je me trouvai dans cette occasion ; vous étiez en sûreté, que pouvois-je craindre ? Espéroit-on m'arracher l'aveu du lieu de votre retraite ? J'étois sûre de donner le change à vos ennemis, et de les dépayser si

(95)

bien, qu'ils ne pussent se mettre sur vos traces. Nous n'entrâmes à Paris qu'à la nuit. J'avois inutilement pressé mon compagnon de voyage de m'apprendre le sujet de mon enlèvement, il gardoit un profond silence. On me fit descendre dans une maison assez bien meublée, et quelques heures après, je vis paroître celui qui m'avoit engagée à faire le voyage d'Angleterre ; je le reconnus pour le duc... qui étoit alors tout-puissant en France. J'avois vu son portrait à Nancy, et je me sentis d'autant plus de courage, que j'avois entendu dire que le duc avoit naturelle-

ment l'ame grande ; il m'aborda avec l'air irrité , me reprocha l'abus que j'avois fait de sa confiance , et me dit que l'unique moyen de mériter mon pardon et d'attirer les bienfaits du roi par les ordres duquel il agissoit , étoit de lui faire un aveu sincère de ma fuite , de mes motifs , et du lieu où vous aviez porté vos pas. Monseigneur , répondis-je , il me paroîtroit honteux de déguiser la vérité à votre altesse ; je vous révélerai tout ce que l'honneur me permettra de ne vous point cacher ; quant à ce que je dois taire , soyez persuadé que les menaces et les promesses

ne seront pas capables de m'effrayer ou de m'éblouir. Le duc avoit paru déconcerté d'être connu ; je ne lui laissai pas le temps de me répondre. Vous me demandez , lui dis-je , pourquoi j'ai trahi votre confiance ; sachez , grand prince , que l'amour le plus tendre et le plus pur m'attachoit au prisonnier qui a eu le malheur de s'attirer votre indignation. Il y avoit long-temps que je cherchois le moyen de briser ses chaînes : je crus l'avoir trouvé , et peut-être me flattois-je qu'un tel service me mériteroit du retour ; mais celui dont je me servis pour faciliter son évacion

ayant reconnu son père dans ce prisonnier , trouva sans mon secours le moyen de tromper la vigilance du mien. Quoique je connusse par la fuite de mon vainqueur qu'il avoit méprisé sa conquête , ja ne pus apprendre sans frémir le danger où il étoit ; je m'exposai à tout pour le sauver , et contente d'avoir pourvu à sa sûreté , je m'étois retirée dans une solitude pour y étouffer un amour malheureux. Vous êtes trop généreux , grand prince , pour condamner une amante déjà trop punie par l'indifférence de ce qu'elle aime , et trop juste pour exiger d'elle de

trahir un amant qui , tout ingrat qu'il est , ne peut cesser de lui être cher. Je m'arrêtai après avoir prononcé ces paroles : le prince , les bras croisés , me regardoit attentivement. Est-il possible , me dit-il , qu'il y ait un cœur assez dur pour ne pas payer de retour une tendresse aussi rare ? que je serois flatté de la possession d'un cœur aussi fidèle ! Il se tut quelques instans , et me regardant avec tendresse : Mademoiselle , me dit-il , la grace de votre amant est entre vos mains ; donnez-moi dans votre cœur la place dont il s'est rendu indigne , et je vous donne ma parole de ne jamais

chercher à l'inquiéter. Vous ne serez pas généreux à demi, mon prince, lui dis-je en me précipitant à ses genoux, que j'embrassai avec transport : laissez-moi gémir de ne pouvoir répondre aux bontés d'un prince à qui je donnerois ma vie pour lui prouver ma reconnoissance. Mais, monseigneur, ma vie m'est moins chère que ma vertu. Je serois injuste, me dit le prince, de prétendre toucher dans un moment un cœur comme le vôtre ; mais, madame, permettez-moi du moins d'espérer que je pourrai un jour cesser de vous être indifférent. Ne m'ôtez pas cet espoir,

continua-t-il, voyant que j'ouvris la bouche pour lui répondre, il m'est nécessaire pour me soutenir dans les résolutions que j'ai prises en faveur de votre amant. Le prince m'avoit forcée de me relever ; il me demanda la permission de rester avec moi quelques instans, et faisant réflexion qu'il y avoit long-temps que j'étois arrivée, il me fit apporter quelques rafraîchissemens, et voulut absolument que jeman-geasse devant lui. Il n'épargna rien chaque jour pour me donner des marques de sa tendresse, chaque instant étoit marqué par de nouveaux présens. Ne craignez

vous point, me disoit-il quelque-fois, que je ne me venge? quelque caché que soit votre amant, je saurai le découvrir; ne pourrois-je point alors le punir de vos refus? Non assurément, mon prince, lui dis-je, je croirois commettre un crime, si je doutois un instant de la noblesse de vos sentimens. Puisque vous en êtes si certaine, me disoit-il, que ne vous abandonnez-vous toute entière à ma générosité, en me découvrant l'asile de M. de Méricourt. Je le ferai volontiers, lui dis-je, si vous voulez me permettre de vous faire une question? Quelle seroit votre conduite si

vous étiez à ma place? Il me sembla, me répondit-il, qu'avec la persuasion où je serois de votre probité, je ne balancerois pas à m'en reposer sur elle: toutefois, ajouta-t-il, je vous laisse la maîtresse de votre secret; je ne veux point le devoir à mes instances, mais à votre confiance.

Ce fut deux jours après celui où nous eûmes cette conversation que le prince, étant venu sur le soir à son ordinaire, tira de son doigt une bague qu'il me pria d'accepter; j'eus à peine jeté les yeux dessus, que je la reconnus pour celle de monsieur votre fils: je poussai un cri qui m'é-

chappa dans le premier mouvement. Le duc étoit trop clairvoyant pour ne pas s'apercevoir qu'il y avoit sous cette bague quelques mystères qu'il lui importoit d'approfondir; cependant il sut assez se posséder pour ne me donner aucun sujet de défiance. Il me demanda si je m'étois trouvée mal; et, sur ce que je l'assurai que je n'avois rien, il parut avoir oublié ce qui s'étoit passé.

Je ne pus pourtant me défendre d'une grande inquiétude. D'où pouvoit-il avoir cette bague, comment étoit elle tombée entre ses mains? Je pensois quelquefois qu'il avoit découvert votre asile :

puis, me rappelant les questions continuelles qu'il me faisoit à votre sujet, je me rassurois. Je passai toute la nuit dans le trouble : enfin je me déterminai à faire un effort pour tâcher de piquer la générosité du prince. J'avois vainement donné la torture à mon esprit pour deviner les raisons qu'il avoit de vous persécuter ; mais je ne pouvois douter qu'il ne regardât votre détention comme une affaire qui l'intéressoit beaucoup. Il me parloit sans cesse de vos occupations, de vos richesses, de leur source : mon silence, qui provenoit de mon ignorance à cet égard, passoit chez lui pour

la discrétion d'une amante craintive, et je concevois qu'il n'essayoit de me rendre sensible que pour me rendre imprudente. Ce fut après que j'eus considéré toutes ces choses, que je me déterminai à faire un dernier effort. La fortune sembla me favoriser, il vint me voir plutôt que de coutume, et parut d'un enjouement qui ne lui étoit pas ordinaire. J'affectai au contraire un air triste, et il m'en demanda la cause avec empressement. Je me défendis long-temps de lui répondre ; enfin feignant de céder à ses instances : Je m'afflige, lui dis-je, de ce qu'un prince, digne par la

grandeur et la noblesse de son ame de commander à tous les rois, s'abaisse à feindre vis-à-vis d'une personne si fort au-dessous de lui. Permettez-moi d'achever, lui dis-je en me jetant à ses genoux, et en m'obstinant à y rester malgré les efforts qu'il faisoit pour me relever; oui, grand prince, vous cherchez à me tromper, vous m'assurez que je vous ai inspiré de l'amour, et je suis sûre que vous me refusez votre estime; vous ne l'accorderiez jamais à une fille à qui l'ambition feroit trahir son amant. C'est pourtant ce que vous espérez, seigneur, mais ce que vous espérez vainement; puis-

que j'ai pu résister à vos bontés ; je braverai tous les supplices. Que M. de Méricourt est malheureux d'avoir mérité l'indignation du meilleur et du plus grand de tous les princes ; mais sa disgrâce est-elle sans retour ? Plût au ciel qu'il ne fallut que ma vie , je la donnerois de bon cœur pour lui mériter vos bontés ! Je m'étois animée en parlant au prince ; mes yeux baignés de larmes , l'altération de ma voix , tout marquoit que mon cœur étoit vivement touché. Il parut attendri , et m'ayant forcé de m'asseoir : Il faut avouer me dit-il , que vous êtes bien séduisante ; vous me forcez de con-

venir de mes torts avec M. de Méricourt. J'avoue qu'il ne falloit pas espérer d'intimider un homme tel que lui , et qu'il falloit essayer de le gagner : quant au reproche que vous me faites d'avoir cherché à vous tromper , c'est une injure que j'aurai peine à vous pardonner ; j'ai pour vous quelque chose de plus précieux que de l'amour , c'est de l'estime. Il est vrai que j'aurois été charmé de toucher votre cœur , que je me serois servi du droit que vous m'auriez donné sur ce cœur pour découvrir l'asile de votre amant ; mais mon dessein n'étoit pas d'abuser de cette connoissance , et ,

pour vous convaincre de la sincérité de mes paroles, apprenez que depuis hier je sais où il est; que j'ai actuellement plusieurs de ses lettres, et qu'il ne tiendrait qu'à moi de l'avoir en ma puissance avant qu'il soit peu; mais je veux réparer mes injustices à son égard, je veux lui rendre une épouse fidelle. J'espère que l'absence lui aura fait connoître ce que vous valez, j'en juge par l'empressement qu'il a fait paroître pour découvrir vos traces; et pour prix du présent que je lui ferai, en vous remettant entre ses mains, je lui demande son amitié. Qu'il ne craigne rien de

la violence; c'est un disciple qui veut apprendre de lui la science de la sagesse. Je n'exigerai de lumières qu'autant qu'il en accorderoit au dernier des hommes qui se mettroit sous sa conduite; et pour lui donner une preuve de ma discrétion, permettez-moi de vous taire le sujet de son emprisonnement, puisque j'ai connu par vos réponses qu'il vous en avoit fait un mystère. Partez, ma demoiselle, allez retrouver votre amant, servez-vous de tout le pouvoir que vous avez sur son esprit pour l'engager à m'accorder ma demande; mais, quoi qu'il arrive, il n'a plus rien à craindre de

mes recherches. Il connoîtra , à la vue de cette bague , par quel moyen je me suis mis au fait de ses affaires.

Mon étonnement ne m'avoit pas permis d'ouvrir la bouche pour interrompre ce généreux prince , la reconnoissance la ferma à son tour ; je ne pus que me jeter sur sa main que je baisai avec transport et que j'arrosai de mes larmes. Il appela un page , qu'il menoit ordinairement avec lui , et lui ayant donné quelques ordres : On prépare tout pour votre départ , me dit-il ; le postillon que je vous donne vous conduira chez M. de Méricourt,

et me rapportera sa réponse , s'il n'aime mieux me la rapporter lui-même , ce qui seroit le plus agréable pour moi. Le prince alors m'ayant embrassée , m'attacha lui-même au bras son portrait , et en moins d'une demi-heure il me fit monter dans une chaise , sans vouloir me dire où je devois être conduite. Nous avons fait une diligence qui s'accordoit avec l'impatience que j'avois de vous apporter une nouvelle capable de calmer les alarmes dans lesquelles vous avez vécu jusqu'à ce jour : et ce n'est qu'en arrivant ici , que mon gui-

de m'a déclaré que nous étions
au terme de notre voyage.

CHAPITRE V.

Union. -- Mort du Duc....

APRÈS qu'Angélique eut cessé
de parler, mon père se leva avec
transport, et s'étant jeté à ses
pieds : Que je suis coupable à vo-
tre égard, lui dit-il, et pourrez-
vous me pardonner les doutes
injurieux qui ont si long-temps
balancé l'inclination que vos ver-
tus avoient fait naître dans mon
cœur ? Si quelque chose peut me
mériter mon pardon, c'est que
je n'avois pas attendu cette der-

nière preuve de votre fermeté,
pour former la résolution de vous
offrir ma main. Heureux ! si vous
voulez en l'acceptant, me donner
les moyens de m'acquitter d'une
partie de ce que je vous dois. An-
gélique avoit été si surprise de
l'action de mon père, qu'elle étoit
demeurée immobile : s'étant un
peu remise et l'ayant priée de se
relever : Vous connoissez trop mes
sentimens, lui dit-elle, pour ne
pas être persuadé que je regarde-
rois mon union avec vous comme
le seul événement d'où dépend
le bonheur de ma vie ; mais, mon-
sieur, je l'acheterois trop cher,
s'il devoit vous en coûter le vôtre :

j'ai trop connu votre indifférence pour pouvoir me flatter de devoir à l'amour l'offre que vous me faites. Votre reconnaissance vous fait illusion ; mais n'appréhendez point que j'abuse du dessein qu'elle vous inspire. Soyez libre, monsieur, je porterai dans la solitude, où je vais m'ensevelir, la flatteuse pensée d'avoir sacrifié mon bonheur au vôtre.

Je connus à ce moment que mon père étoit véritablement touché. Sans faire attention au motif du refus d'Angélique, il en fut accablé. Pour moi qui avois compris qu'un excès de délicatesse arrêtoit cette char-

mante fille, je me jettai à son cou. Non, mademoiselle, lui dis-je ; ce n'est point de la reconnaissance que vous offre M. de Méricourt ; c'est de l'amour ; je suis un peu connoisseur, envisagez-le, s'il vous plaît, et que la pitié vous engage à révoquer promptement un arrêt, qui nous feroit perdre, à vous un époux, et à moi un père. Cette saillie réveilla monsieur de Méricourt ; il confirma à Angélique ce que je venois de lui dire ; mais cette aimable fille, comme elle nous l'a avoué depuis, ne pouvoit comprendre un changement si subit ; ce qui

la rendoit incrédule , étoit les transports de ma joie. Elle ne pouvoit l'accorder avec l'amour qu'elle avoit cru que j'avois pour elle. Mon père qui comprit ses doutes , se hâta de la rassurer , en lui avouant , et les raisons qui l'avoient jusqu'à ce moment éloigné du mariage , et les épreuves qu'il avoit voulu faire avant de s'y engager. Lorsqu'elle fut rassurée sur ses craintes , nous nous livrâmes entièrement au plaisir d'être réunis pour ne plus nous séparer. Je demandai à mon père quelle étoit sa résolution , par rapport au généreux duc qui en avoit si bien

usé envers Angelique. Sa conduite , me dit-il , me jette dans le plus cruel embarras que j'aie éprouvé de ma vie ; que n'ai-je à me défendre contre ses menaces ou ses mauvais traitemens ! mais que ne m'en coûtera-t-il pas , pour résister à sa confiance et à ses bontés ? Pourquoi refuseriez-vous de vous y rendre , demanda Angélique ; oubliez qu'il est prince , traitez-le comme il le demande , comme le moindre de vos disciples ; quelle gloire pour la philosophie , si vos sages leçons pouvoient rendre ce prince à ses bonnes inclinations , et l'arracher au vice dans lequel

les conseils d'un confident, l'horreur du genre humain, l'ont précipité ! Que risquez-vous en entreprenant cet ouvrage, la perte de votre liberté et de la nôtre ; mais si, comme vous venez de me le dire, le philosophe n'est sur la terre que l'instrument de Dieu pour répandre ses dons, s'il risque à chaque heure cette liberté, pour rendre à l'homme une santé périssable, ou une abondance souvent dangereuse, pouvez-vous la ménager dans une occasion où elle court moins de risque, et où vous pouvez vous promettre un bien beaucoup plus réel. J'in-

terrompis Angelique. Il me semble, lui dis-je, que votre gratitude vous fait oublier votre tendresse ; une amante, une épouse, peut-elle envisager de sang-froid le péril de perdre son époux ? Non, assurément, monsieur, me dit-elle ; mais la connoissance que j'ai du caractère du duc auquel je vous conseille de vous fier, me rend presque certaine d'un heureux succès. Si son procédé à votre égard est sincère, il mérite que M. de Méricourt lui accorde la satisfaction de le voir ; si c'est une feinte, qui nous assurera qu'il n'a pas pris de justes mesures pour nous

faire enlever, ou du moins pour faire suivre nos traces. Angélique a raison, dit mon père, nous n'avons d'autre parti à prendre que celui de piquer sa générosité, en nous y abandonnant.

Conformément à cette résolution, mon père fit appeler le postillon, et lui remit une lettre fort respectueuse, par laquelle, en assurant le duc de sa reconnaissance, il lui promettoit de se mettre incessamment en route. En effet nous arrangions nos affaires pour partir le lendemain, lorsque nous reçûmes la nouvelle de la mort subite de

ce généreux prince. Mon père en fut inconsolable aussi bien qu'Angélique; pour moi qui craignois toujours pour la liberté de mon père, je ne pus m'empêcher de regarder cet événement comme nous étant avantageux. Il ne fut plus question de départ, et nous ne nous occupâmes que de ce qui pouvoit hâter une union que nous désirions tous; j'avois écrit à Rouen pour avoir les papiers nécessaires à Angélique; elle avoit écrit de son côté à son père pour le prier de lui envoyer son consentement, et elle avoit joint à cette invitation une lettre de

change assez considérable, pour faire sentir à ce bon homme l'avantage de l'alliance qu'on lui proposoit; il ne balança pas à l'accorder, et dès le lendemain, Angelique, que je n'appellerai plus que du nom de son époux, unit son sort à celui de mon père. La satisfaction de ces deux amans ne pouvoit être égalée que par la mienne, et je me promis de cette union les plus heureuses suites. Je ne me trompois pas; je découvris tant de qualités dans madame de Méricourt, que sans envier le sort de mon père, je soupirois de n'être pas destiné à goûter un bonheur semblable

au sien. M. de Méricourt connut tout le prix du trésor qu'il possédoit, et il ne tarda pas à l'initier dans les mystères de la philosophie; j'étois quelquefois présent à leur entretien, et je ne pouvois pas m'empêcher d'admirer la sagesse des lois qui sont imposées aux enfans de la science; cependant, je ne fus jamais tenté de participer à leurs lumières. Content de jouir des biens dont mon père possédoit la source, ma légèreté naturelle, mon éloignement pour tout ce qui s'appelle application, ne me permettoient pas de m'inquiéter pour la découvrir. Nous avions quitté

Luxembourg pour nous rendre à Nancy, où mon père avoit accompli son mariage. Pendant les deux mois que nous y passâmes, je cherchai vainement à me distraire d'un chagrin secret dont j'étois dévoré : il manquoit quelque chose à mon cœur, l'amitié n'étoit pas capable de le remplir tout entier. Mon père s'aperçut de l'altération de mon humeur, elle influoit sur ma santé, et bientôt je tombai dans une langueur qui fit craindre pour ma vie. Les remèdes de mon père, assez puissans pour arracher du tombeau ceux qui n'avoient plus qu'un pas à faire pour y descendre, les at-

tentions de son épouse, tout fut inutile. Il crut que les voyages pourroient me distraire ; il changea sa chaise de poste contre un équipage plus commode, et nous nous disposions à partir, lorsqu'on nous annonça le retour du juif que mon père avoit envoyé à Paris dans le temps de l'enlèvement de son épouse. Nous n'avions pas douté que ce coquin ne nous eût trahis ; mais nous apprîmes que le hasard seul avoit causé son infidélité. Il avoit mêlé parmi les bijoux qu'il avoit présentés au prince, la bague que je lui avois donnée ; la délicatesse avec laquelle elle étoit montée

l'avoit fait choisir ; et le lendemain le juif s'étant présenté à son ordinaire au Palais-Royal, fut arrêté. On enleva ses effets, et le duc l'ayant fait paroître devant lui, l'intimida tellement, qu'il lui avoua le motif de son voyage. Il croyoit en être quitte pour cet aveu ; mais le duc craignant apparemment qu'il ne nous donnât quelques avis, le fit retenir dans un lieu sûr, où il fut bien traité. Il ignoroit le motif de sa détention, et il ne fut pas mieux instruit de celui de sa sortie : on lui remit tous ses effets avec une bourse de cent louis, et on lui dit qu'il pouvoit aller où bon lui

sembleroit. Il comptoit revenir sur-le-champ à Nancy ; mais ayant trouvé l'occasion de faire à Paris quelques affaires considérables, il n'en étoit arrivé que la veille, et ayant appris que nous étions sur notre départ, il s'étoit empressé de venir nous rendre compte de ce qui lui étoit arrivé depuis notre séparation. Nous comprîmes alors que la surprise de madame de Méricourt, à la vue de mon diamant, avoit fait naître les soupçons du duc, et qu'ils avoient donné lieu à la détention de notre agent. Mon père fut charmé de le revoir avant notre départ : il profita de son re-

tour pour se défaire d'une assez grande quantité d'or, et, munis de sommes considérables, nous prîmes la route de Suisse pour nous rendre aux bains d'Aix en Savoie. Mon père savoit que ce lieu rassemble ordinairement une bonne compagnie, et il espéroit que la dissipation seroit un bon remède au mal dont j'étois attaqué.

Nous y arrivâmes au commencement de juin, et nous eûmes toutes les peines du monde à nous y loger, ces bains étant situés dans un chétif bourg, et étant le rendez-vous de la noblesse suisse, savoyarde et dauphinoise. Nous y trouvâmes aussi plusieurs da-

mes genevoises, et comme l'ennui est la principale maladie de ceux qui viennent à ces bains, l'on n'épargne rien pour le bannir de ce lieu : le jeu, la promenade, le bal, la bonne chère, voilà le régime favori des malades. Nous étions quinze à notre auberge, la plupart Dauphinois. Nous nous liâmes particulièrement avec un conseiller au parlement de Grenoble, qui prit pour nous l'affection la plus tendre. Je vous aime, nous dit-il un jour, et je veux vous en donner une preuve en faisant votre fortune. Je travaille depuis vingt ans à la découverte du grand oeuvre : j'y ai dépensé

des sommes immenses, et peut-être n'aurois-je jamais tiré aucun fruit de mon travail ; mais la providence m'a fait rencontrer un philosophe qui, touché de ma persévérance, a bien voulu diriger mon opération. Nous avons loué une maison de campagne à deux lieues d'ici, et j'irai m'y renfermer avec mon guide qui doit arriver ce soir : il ne tiendra qu'à vous de m'y suivre, et vous verrez des choses merveilleuses. M. de Méricourt remercia notre conseiller, et touché de compassion pour cet homme qui alloit achever de se ruiner, il entreprit de faire naître ses doutes

sur la bonne foi de son prétendu philosophe. Je sais, lui répondit le conseiller, que le monde est plein de charlatans qui cherchent à faire des dupes : moi, qui vous parle, il m'en a coûté plus de cinquante mille francs pour avoir écouté de pareils gens ; mais je n'ai rien à craindre par rapport à celui dont je parle, j'ai la preuve en main, et je lui ai vu changer de l'argent en or. Cet homme voulant nous convaincre, tira en même temps de sa poche un lingot d'or, que mon père examina. J'ai pitié de vous, dit-il au conseiller : votre philosophe est un fourbe que je veux confondre

en votre présence. Ah! monsieur, lui dit le conseiller, je suis perdu : vous ferez un éclat qui ne pourra manquer de déplaire au philosophe. Il me reprochera mon indiscretion, et m'en punira par une prompte fuite. Si vous saviez quel est l'homme dont vous osez soupçonner la probité, vous vous reprocheriez ce que vous venez de me dire. La piété la plus réelle, la compassion pour les malheureux, voilà son caractère : je le connois depuis six mois, et je me suis convaincu, par l'examen le plus sévère, qu'il est incapable de me tromper. Si vous saviez les préparations qu'il a exi-

gées pour le travail que nous allons commencer, vous en seriez édifié. La prière, l'aumône, l'approche des sacremens, une vie pure ; il a fallu sacrifier une maîtresse que j'entretenois depuis six ans. Dieu, me répète-t-il sans cesse, ne se communique qu'aux cœurs purs. J'ai, par ses avis, et selon ses vues, distribué de grosses sommes aux pauvres pour attirer la bénédiction du ciel : il l'a demandée par d'instantes prières, je ne l'ai jamais surpris qu'en lisant des livres pieux ; d'ailleurs, son désintéressement prouve qu'il est un véritable adepte. Obligé de fuir de Paris, où il

étoit soupçonné, il s'est trouvé ici avec un très-petit reste de sa poudre dont il n'ose se défaire : il a éprouvé d'assez grands besoins sans qu'il m'ait été possible de lui faire accepter aucun soulagement ; et lorsque je l'ai forcé de prendre quelque chose, je sais qu'il l'a distribué aux pauvres. Jugez d'après ce que je viens de vous dire, quel jugement on peut porter d'un tel homme. Que c'est un habile fourbe, lui répondit mon père, et si vous voulez vous abandonner à ma conduite, je vous promets de le lui faire avouer. Le conseiller eut toutes les peines du monde à

se rendre aux avis de mon père ; mais comme il avoit beaucoup de confiance en lui, et qu'il comprit par ses discours qu'il avoit quelque connoissance de la philosophie, il s'abandonna totalement à lui. Le même soir, notre homme et ses acolytes arrivèrent. Je ne puis me refuser le plaisir de les peindre : ils étoient trois ; le père, le fils et un de leurs amis : je n'exagère pas en disant qu'ils n'avoient pas à eux trois la valeur d'un bon œil. Le père étoit un petit homme bien nourri, d'un visage affable et simple, si vous le regardiez superficiellement. Mais en le

considérant plus attentivement , on découvroit sous cette simplicité affectée , un air double , et la noirceur de son ame perceoit au travers de sa physionomie ; son fils avoit l'air d'un boucher , il juroit comme un forcené , ce qui arrachoit au père de pieuses lamentations. L'ami étoit un grand pendent à mine douce , dont l'emploi étoit de relever le mérite du philosophe. Ayant appris que nous étions du secret , il ne se contraignit plus devant nous ; et embrassant le conseiller avec un transport qui faillit me faire éclater : Quelle obligation ne m'avez-vous pas , lui dit-il , de

vous avoir amené cet homme admirable ; sans moi , vous n'auriez jamais connu ce prodige de notre siècle ; c'est moi qui l'ai déterminé à venir à Grenoble pour votre bonheur et celui du genre humain. Mon fils , répondit humblement le philosophe , référons à Dieu toute la gloire ; il est l'auteur de mes talens ; c'est lui qui choisit ceux qu'il veut faire enfans de la science. Ma disgrâce dans l'ordre de la Providence n'est arrivée que pour procurer à ces messieurs les trésors inexprimables que je vais leur communiquer. Le philosophe nous

exhorta à nous mettre dans la grace du Seigneur, en nous avertissant qu'il ne falloit qu'un disciple de mauvaises mœurs pour faire échouer son œuvre. Nous nous rendîmes le lendemain à la maison de campagne. Le philosophe y avoit préparé ses fourneaux ; et après nous avoir montré le tout, il demanda au conseiller s'il avoit eu soin de préparer les cent ducats qu'il lui avoit demandés. Le conseiller les lui remit entre les mains, et il promit de les mettre le soir en digestion. On dîna, et notre philosophe parut rêveur ; le conseiller à qui la présence de son

maître avoit fait oublier la leçon de M. de Méricourt, s'empressa de lui demander la cause de son chagrin. Le philosophe se fit beaucoup prier, et avoua que son épouse qui étoit à Grenoble, se trouvoit dans un grand embarras, parce qu'il devoit cent louis ; et que ses créanciers pourroient l'inquiéter en son absence. C'est une bagatelle, répondit le conseiller, et si monsieur votre fils veut se transporter chez moi, je lui donnerai un ordre pour toucher cette somme. La proposition fut acceptée après quelques grimaces ; le fils partit, et nous restâmes seuls avec le phi-

philosophe et son ami, qui voulant nous donner un échantillon de son savoir-faire, offrit à mon père de faire sur l'heure la transmutation. On lui apporta un creuset, mon père y mit de l'argent, et notre charlatan tira une petite boîte d'or où étoit la poudre précieuse : mon père l'ayant examinée connut d'abord que c'étoit du souffre d'or, et m'ayant fait le signal dont nous étions convenus, il se saisit du philosophe ; j'en fis autant. Malheureux, lui dit-il, oses-tu en ma présence essayer de dupér un honnête homme ! Je vous arrête tous deux de la part du roi.

Madame, dit-il à son épouse, faites monter les archers, et que l'on conduise ces coquins dans un lieu où ils reçoivent la récompense de leurs friponneries. Je voudrois pouvoir peindre ces deux hommes ; on lisoit sur leur visage la conviction de leurs fourberies ; ils tombèrent à nos pieds et nous conjurèrent de ne les pas perdre. Mon père qu'ils prenoient pour un officier de justice fit beaucoup de façons avant de se rendre, et parut céder avec peine aux prières du conseiller. Il consentit enfin à les laisser échapper ; mais j'y mets une condition, ajouta-t-il ; méritez ma

clémence par un aveu sincère de vos crimes, et ne comptez pas me tromper. Votre fils a été arrêté là-bas, dit-il au charlatan. Nous connoissons par sa confession et par celle du coquin qui vous accompagne, si vous êtes sincère. Si vous avez la hardiesse de me déguiser la moindre circonstance, je n'écoute plus rien en votre faveur et vous êtes perdu sans ressource; mais je vous engage ma parole d'honneur de vous relâcher, si vos confessions se rapportent. En disant ces paroles, il fit entrer le compagnon du charlatan dans une chambre voisine où deux domestiques le

gardèrent à vue, et l'adepte prétendu commença son récit en ces termes.

CHAPITRE VI.

Histoire de M. J. D. P.

Ma pauvreté, messieurs, m'a réduit au triste personnage que je joue, et cela doit exciter votre compassion. J'exerçois la charge de procureur dans un petit bourg proche de Montpellier, et la difficulté de nourrir ma famille en vivant en honnête homme, me détermina à chercher des voies moins justes; malheureusement pour moi, je me chargeai de quelques mauvaises

affaires contre l'évêque de Montpellier, et par mon savoir-faire, je lui fis perdre un procès. Je ne sais comment il découvrit mon manège, mais il me fit chasser, et je fus contraint de venir à Paris avec ma famille. J'y vécus quelques années sur le pied d'un solliciteur de procès, et dans mes momens de loisir, je m'occupai à transcrire pour ceux qui me payoient. Un chimiste m'ayant remis quelques manuscrits qu'il disoit précieux, j'eus l'infidélité d'en tirer des copies. Ce chimiste qui ne soupçonnoit rien du tour que je lui avois joué, me procura la pra-

tique de quelques-uns de ses amis, et je fus bientôt au fait de tous les mots consacrés. Parmi ces manuscrits, il y en avoit quelques-uns qui traitoient de médecine. Cela me fit naître le dessein de me donner pour un médecin chimiste. Je ramassai mes manuscrits, et j'en composai un système où je n'entendois pas un mot; son obscurité le fit paroître merveilleux à un chimiste qui cherchoit depuis vingt ans le secret de la pierre. Ce chimiste avoit l'oreille de monsieur le marquis de St.-F...., il me fit connoître à lui, et je vis bientôt qu'avec un peu de jargon et d'effronterie

rien n'est plus aisé que de faire des dupes. Je fus bientôt en société avec une multitude de chercheurs ; on me crut un oracle, et quelques-uns qui étoient riches me fournirent des sommes pour travailler. Je pris une petite maison auprès de Montmartre : je ne mettois que du mercure dans mes matras, et j'étois fort embarrassé à trouver le dénouement d'une pièce qui me valoit déjà quatre cents louis, lorsqu'un heureux hasard me tira d'affaire, L'on m'accusa de faire de la fausse monnoie, et je fus un beau jour enlevé et conduit au Fort-l'Évêque. J'en sortis justifié, et

mes dupes crurent facilement que mon œuvre, qui avoit été interrompue, avoit absorbé les sommes qu'ils m'avoient remises. On s'empressa de m'en fournir de nouvelles, et, pour être autorisé à avoir des fourneaux chez moi, M. C**, médecin du roi, dont ma femme avoit nourri un enfant, me fit avoir des lettres de médecin chimiste. Muni de cette pièce, je remis de nouveau du mercure dans mes matras, et de l'argent dans ma poche. Tout alloit à merveille, et pour augmenter la confiance de mes dupes et faire honneur à ma nouvelle qualité, je résolus de me faire au-

teur. J'avois copié un manuscrit appartenant à M. Dupré, qui traitoit de médecine; j'y joignis quelques autres lambeaux, et j'en fis un livre que le libraire payabien et qu'il vendit mal. Mon fils, dans ce temps-là, étant devenu amoureux d'une fille, l'enleva et mon trésor avec elle. Comme j'avois dessein de ne pas rester long-tems à Paris, j'avois eu soin de faire beaucoup de dettes: mes créanciers ayant appris, par l'indiscrétion de ma femme, que mon fils m'avoit volé, voulurent être payés. On obtint plusieurs prises de corps contre moi, et je fus obligé de prendre la fuite. Je

marchai sur les traces de mon fils que je trouvai avec sa maîtresse à Rouen, dans une troupe d'opérateurs; mais comme il avoit dépensé les sommes qu'il m'avoit enlevées, je ne savois où donner de la tête. Le hasard me fit rencontrer un de mes amis auquel je confiai mon embarras: cet homme connoissoit l'Angleterre et parloit fort bien la langue de ce pays; il me conseilla de l'y suivre, et nous partîmes pour le Havre, à dessein de nous y embarquer.

CHAPITRE VII.

Suite de l'histoire de M. J. D. P.

MON ami m'avoit fait une peinture si flatteuse du destin qui m'attendoit à Londres, que je brûlois d'impatience de m'y rendre. Une petite difficulté m'arrêtoit : je n'avois pas le sou, et je portois sur moi toute ma garde-robe. Mon fils et mon ami n'étoient pas plus opulens que moi, et pour dire la vérité, nous n'avions à nous trois que quatre chemises. La nécessité aiguise l'esprit : je trouvai le moyen, malgré cette disette, d'en changer deux fois la semaine. Nous en faisons blan-

chir une chaque jour : je prenois la mienne le dimanche, mon fils portoit le lundi celle que j'avois quittée, et notre ami prenoit le mardi celle de mon fils, bien ou mal lavée. Le bonheur me fit connoître un opérateur, assez bien en argent comptant : mes patientes de médecin chimiste l'éblouirent ; je lui proposai une société qui, selon moi, devoit faire sa fortune. Il s'applaudit de ma rencontre, et nous défraya sur la route. Mon Dieu ! quel pays de bénédiction que Londres, pour des gens qui cherchent à faire des dupes. L'Anglais, naturellement honnête homme, a

peine à se persuader qu'on veuille le tromper. Les expériences les plus réitérées sont en pure perte pour lui, et pour peu qu'un homme persévère à jouer la probité, cette nation généreuse l'encourage, et lui donne toutes sortes de secours. J'en fis l'heureuse expérience. Mon hôte étoit un homme connu et estimé : mon air dévot lui en imposa ; il conçut pour moi un vrai respect, et publia qu'un si honnête homme ne pouvoit être un charlatan. Il se confirma bientôt dans l'opinion qu'il avoit de ma science, et voici comment je lui en imposai. Je me faufilai avec une douzaine de

Français, et n'épargnai rien pour multiplier mes connoissances. Je tenois table ouverte aux dépens du boucher, ce qui me procuroit une nombreuse compagnie ; je persuadai à mon hôte que tous ceux qui venoient chez moi étoient atteints de maladies secrètes. J'eus lieu d'admirer la force de l'imagination. Mon hôte, sur ma parole, ne vit plus dans mes convives que des figures pâles, livides, qui se réhabilitèrent à ses yeux à mesure que je l'assurai de leur convalescence.

Tant de malades imaginés m'en amenèrent quelques-uns de réels ; mais ce n'étoit là que

de petits coups de filet, qui me procurèrent pourtant assez de crédit chez le tailleur pour me faire donner des habits dont j'avois grand besoin. J'avois entendu parler en France d'un homme fameux à Londres; c'étoit une espèce de chimiste qui possédoit les plus beaux secrets pour la guérison de toutes sortes de maladies. Il ne ménageoit rien quand il étoit question d'en acquérir de nouveaux. Je trouvai le moyen de lui vendre quelques drogues, et je lui fis entendre qu'après une plus ample connoissance je lui découvrerois des secrets merveilleux. J'avois quel-

ques lingots d'or ; je les montrai confidemment à plusieurs personnes, et j'osai m'en dire l'artisan. Je fis quelques dupes, et l'argent me tomboit de tous les côtés. Mon associé, pendant ce tems, ne demeura pas oisif. Il fit savoir à un teinturier qu'il avoit le secret de teindre en écarlate à peu de frais; cet homme lui envoya des étoffes, et je passai un acte d'association avec ce teinturier; il me donna cinquante guinées, et dans le même tems j'étois en marché avec quatre autres teinturiers. J'avois outre cela un comte, à qui j'avois promis de faire de l'or, et

qui, quoiqu'il fût lui-même dans la misère, eut le crédit de me faire trouver de l'argent. Me trouvant muni de sommes considérables, je pensai à la retraite, et crus qu'il étoit tems de donner les grands coups. J'avois attrapé d'un fort galant homme, le secret de désouffrer l'or. Je m'en servis pour duper le chimiste dont j'ai parlé; je lui promis de m'enfermer dans son laboratoire pour faire l'œuvre, et tirai de lui deux cents guinées. La veille du jour que j'avois pris pour déloger sans trompette, j'eus le secret de m'approprier une montre de prix.

J'étois avec un homme à qui elle appartenoit, lorsqu'un valet que j'avois aposté, vint me dire d'aller chez un duc qui vouloit me consulter sur une maladie. Je n'ai point ma montre, dis-je d'un air embarrassé, prêtez-moi la vôtre jusqu'à mon retour. Cet homme ne fit aucune difficulté de me la donner; il m'attendit long-tems, et mon fils lui ayant promis de lui rapporter sa montre le jour suivant, il se retira sans inquiétude. Le lendemain j'emplis une caisse de vieux livres, de cailloux, et de tout ce que je pus rencontrer d'inutile; je la clouai, et je l'envoyai

chez le chimiste, qui crut que c'étoient les ustenciles dont j'avois besoin pour mon œuvre ; et mon fils m'ayant donné le signal dont nous étions convenus, je feignis une affaire, et je me retirai avec lui, emportant l'argenterie de mon hôte, et laissant mon ami pour gage. Le vent nous favorisa, et celui dont j'avois pris la montre ayant pris la poste pour me rattrapper, me manqua d'une heure. J'avois une bonne provision d'or désouffré ; je me rendis à Paris triomphant ; et ayant fait annoncer à M. D. S. T. que j'avois trouvé le grand œuvre, il me fit avoir un sauf conduit,

Malheureusement ceux que j'avois dupés à Londres, entreprirent de se venger. On écrivit à mes protecteurs, des lettres sanglantes contre moi ; j'en craignis les suites, et me réfugiai à Grenoble avec ma famille et mon ami, qui voulut bien oublier que je l'avois abandonné à Londres.

Pendant le récit de ce fripon, le conseiller levoit les yeux au ciel, et ne pouvoit revenir de sa surprise ; il vouloit absolument le faire punir : mais mon père lui ayant promis sa liberté, lui tint parole en l'avertissant de changer de conduite. On les fit

ramener à Grenoble, où ils ne furent relâchés qu'après avoir rendu des sommes qu'ils avoient escroquées au conseiller, qui ne pouvoit se lasser de remercier mon père.

CHAPITRE VIII.

Rencontres. -- Aventures.

Les bains d'Aix et la bonne compagnie n'ayant pu dissiper la mélancolie dont j'étois dévoré, mon père résolut de voyager, persuadé que la diversité des lieux et des objets pourroit me distraire. Nous passâmes par la Bourgogne, et à quelques lieues de Mâcon, il nous arriva une

aventure qui nous fit admirer les secours que la Providence ménage à ceux qui, fidèles à leurs devoirs, s'exposent aux plus grandes extrémités plutôt que d'y manquer. Nous avions pris à Lyon une voiture à quatre personnes, qui étoit chargée de nos malles. Il avoit fait de grandes pluies, et les chemins étoient extrêmement rompus; une de nos roues étant entrée dans une ornière fit verser notre équipage, et comme nous étions à une lieue d'un village, on fit monter notre laquais sur un cheval pour chercher dans les environs quelques personnes qui pussent nous aider à nous

relever. Comme nous étions assez proche de la Saône, il prit de ce côté-là, espérant y trouver quelque batelier. Il revint un demi-quart d'heure après, portant en travers son cheval une jeune fille qui paroissoit agonisante : ses habits étoient tout mouillés, et il nous apprit qu'il l'avoit retirée de la rivière, où elle s'étoit jetée à ses yeux. Notre voiturier vouloit qu'on la pendît par les pieds, pour lui faire, disoit-il, rendre l'eau qu'elle avoit bue. Mon père, qui savoit que cette cérémonie n'est propre qu'à précipiter la mort des malheureux à qui on la fait essuyer, s'opposa à la réso-

lution du cocher, et fit avaler à cette pauvre créature une liqueur qui la réchauffa et lui fit bientôt reprendre ses esprits. Elle paroissoit avoir tout au plus dix-huit ans, et c'étoit son âge. Quand sa pâleur fut dissipée, et qu'elle eut repris quelques forces, elle nous parut extrêmement jolie : ses habits, quoiqu'assez mauvais, paroissoient ceux d'une personne hors du commun. Comme elle avoit l'idée de sa mort qu'elle croyoit inévitable, on eut de la peine à lui persuader qu'elle vivoit encore ; mais sa raison étant tout-à-fait revenue, elle se plaignit si douloureusement d'avoir

été arrachée au trépas, qu'il étoit aisé de voir qu'elle avoit quelque violent sujet de désespoir. Nous n'avions garde de l'abandonner en cet état; et deux paysans qui passaient par hasard ayant aidé à relever notre voiture, nous l'y placâmes. Madame de Méricourt la conjura de modérer son désespoir, et l'assura qu'elle n'oublieroit rien pour en adoucir la cause. On avoit pressé les chevaux, et nous arrivâmes à un méchant cabaret où nous descendîmes pour la faire changer d'habits. Ma mère en ayant tiré un hors de ses malles pendant qu'on faisoit sécher le sien, cette pauvre fille,

vaincue par nos caresses, essuya ses larmes, et nous apprit le sujet qui les faisoit couler. Elle étoit fille d'un bourgeois de Mâcon, qui avoit été fort à son aise: des malheurs qu'il n'avoit pu prévoir l'ayant réduit à une extrême misère, le chagrin lui causa une maladie qui dégénéra en une paralysie. Il s'étoit retiré dans un petit village pour ne point avoir à rougir de sa pauvreté devant ses compatriotes; mais son état ne lui permettant pas de chercher des ressources, il y manqua des choses les plus nécessaires, le travail de sa femme et de sa fille procurant à peine

du pain. Dans cette circonstance, un homme riche qui aimoit Marianne, (c'étoit le nom de la fille), fut assez scélérat pour tenter de profiter de sa position. Malheureusement pour cette pauvre fille, elle aimoit son séducteur, et avoit à se défendre en même temps du déchirement que lui causoit la triste situation de son père, et du penchant qui la subjugoit en faveur de son indigne amant. Il ne mettoit point de bornes à ses promesses, mais il exigeoit le sacrifice de son innocence pour prix de ses bienfaits. Marianne résista long-tems; mais enfin vaincue par les ser-

mens de son amant et par la misère qui les tourmentoit, elle lui écrivit, et promit de le recevoir dans sa chambre la nuit suivante. A peine eut-elle envoyé ce fatal billet, qu'elle frémit d'horreur à la vue du crime qu'elle alloit commettre, et craignant tout de sa foiblesse si elle revoit son séducteur, elle résolut de se soustraire à l'infamie en se donnant la mort.

Elle ne put achever son récit sans redoubler ses sanglots, et nous fûmes long-temps avant de pouvoir la consoler. Nous la fîmes consentir à retourner chez son père, en lui promettant d'a-

(170)

doucir son état ; mais elle nous conjura de trouver le moyen de l'arracher au danger, en lui procurant un asile dans une maison religieuse. Nous nous rendîmes à son village, et nous trouvâmes ses parens dans une grande inquiétude de son absence. Comme nous n'avions aucune affaire qui nous obligeât à faire diligence, nous résolûmes de ne quitter ce lieu qu'après avoir fini la misère de cette famille infortunée. Mon père le guérit en peu de jours, qu'on employa à faire des habits à sa femme et à sa fille ; il s'informa ensuite de ses talens ; et voyant qu'il entendoit le com-

(171)

merce, il lui promit vingt mille francs pour s'établir. Ce pauvre homme fut si saisi à la vue de cette ressource inespérée, qu'il s'évanouit, et ne reprit ses sens que pour tomber aux pieds de mon père, auquel il n'exprimoit sa reconnaissance que par ses larmes. Le bruit du changement de sa fortune se répandit bientôt, et le scélérat qui avoit voulu séduire sa fille, désespérant d'y réussir, prit la résolution de l'épouser, puisqu'il ne pouvoit pas la posséder autrement. Il ignoroit l'extrémité où s'étoit portée Marianne, et croyoit, comme tout le monde, le bruit que nous

(172)

avions répandu qu'elle étoit malade. Il entra chez elle comme nous allions nous mettre à table ; à peine l'eut-elle apperçu, qu'elle tomba sans mouvement et nous fit craindre pour sa vie. Sa foiblesse dura deux heures, pendant lesquelles son amant parut plus mort que vif. Mon père voyant que la connoissance commençoit à lui revenir, pria ce jeune homme de passer dans une chambre voisine, où il lui peignit l'horreur de son crime, avec les couleurs les plus vives. Cet homme ne chercha point à s'excuser : il convint qu'il avoit agi en malhonnête homme, et protesta

(173)

à mon père qu'il étoit prêt à réparer sa faute en donnant la main à Marianne. Comme le lieu où ils étoient n'étoit séparé de la chambre de la malade que par une cloison, elle entendit toute la conversation, et pria mon père et ce jeune homme d'entrer. Celui-ci se jeta à genoux auprès de son lit, et la conjura d'oublier les vues criminelles qu'il avoit eues, pour ne plus penser qu'à son repentir. Marianne parut fort émue, et ayant rompu le silence qu'elle avoit gardé quelques momens, lui dit : Dieu m'est témoin, monsieur, que j'eusse mis le bonheur de ma vie à devenir

(174)

votre épouse ; je vous ai aimé et je veux bien vous avouer que je vous aime encore ; mais, monsieur, ma raison n'est point complice de la foiblesse de mon cœur ; elle m'a inspiré un si violent mépris pour votre procédé, que je me livrerois une seconde fois à la mort, plutôt que de devenir l'épouse d'un homme que je n'estimerois jamais. Elle lui raconta ensuite de quelle manière nous lui avions sauvé la vie, et finit en l'assurant qu'il essayeroit en vain de lui faire changer de sentiment. Elle tint parole, et peu de jours après elle se retira dans un couvent, où, sans être reli-

(175)

gieuse, elle vit depuis dix ans de la pension que lui fit mon père, et que je lui ai continuée. C'étoit Lyon que Marianne avoit choisi pour son tombeau ; et ses parens, qui souhaitoient de la voir quelquefois, se déterminèrent aussi à s'établir dans cette ville : nous les y conduisîmes et nous y passâmes six semaines. Madame de Méricourt étoit indisposée, et comme c'étoit un commencement de grossesse, mon père craignoit de l'exposer en voiture, et nous aurions passé à Lyon tout le resté de sa grossesse ; mais elle reçut une lettre de son père qui

(176)

étoit tombé dans une maladie de langueur qui ne lui laissoit pas espérer de vivre long-temps. Ce pauvre homme souhaitoit passionnément l'embrasser avant que de mourir; et elle conjura son époux de ne lui pas refuser une visite qui pouvoit le rendre à la vie. Sa demande étoit trop juste pour la lui refuser. Il fut résolu qu'on profiteroit de la commodité qu'on avoit de faire la moitié du voyage par eau, et mon père ayant acheté une bonne chaise de poste fort grande, il la fit partir avec nos malles, sous la conduite d'un voiturier de Lyon,

(177)

dont la probité lui étoit connue, avec ordre de nous attendre à Châlons sur Saône.

La veille de notre départ, il nous arriva une aventure fort singulière. Nous étions logés à la Petite - Notre - Dame, et nous étions liés avec une fort bonne compagnie qui étoit dans l'auberge, ensorte que nous mangions ensemble. J'étois dans la cour, sur les cinq heures du soir, lorsqu'un homme y entra, menant son cheval par la bride. Prends soin de mon cheval, a-t-il dit au valet d'écurie. Nous n'avons pas de lit, lui a répondu ce valet; ainsi, monsieur, cher-

(178)

chez une autre auberge. Cela est juste, a repris cet homme, il faut donner quelque chose au valet, et j'aurai soin de toi demain matin. Je ne vous dis pas cela, dit le garçon, je vous avertis que nous n'avons pas de place, et que je ne puis mettre votre cheval à l'écurie, qui est pleine. -- Cela suffit, tu as l'air d'un brave garçon, aie bien soin de ma bête. Je crois que ce diable d'homme est fou, dit le valet, en voyant l'étranger prendre le chemin de la cuisine, que veut-il que je fasse de son cheval? Je crois qu'il est sourd, dis-je au valet, prenez garde que son

(179)

cheval ne sorte, vous en seriez responsable. Je suivis cet homme à la cuisine. L'hôtesse lui fit le même compliment que son valet; il lui répondit qu'il lui étoit bien obligé, mais qu'il la prioit de ne point se fatiguer à lui faire des complimens, parce qu'il étoit si sourd, qu'il n'entendoit pas tirer le canon; et tout de suite, il prend une chaise, et s'établit auprès du feu, comme s'il eût été chez lui. L'hôtesse tint conseil avec son mari et le cuisinier, et comme il n'y avoit pas moyen de faire sortir cet homme de force, il fut décidé qu'il coucheroit sur sa chaise. J'entrai dans

(180)

la salle, où je racontai à la compagnie l'embarras de l'hôtesse ; on en rit, et moi tout le premier, qui ne croyois pas que je serois la dupe de l'aventure. On servit, et notre homme entra à la suite des plats, et s'assit auprès de la table, vis-à-vis la porte. Comme nous étions en société, on lui dit qu'il pouvoit se mettre à la table d'hôte, et que nous ne voulions point d'étrangers. On lui avoit fait ce compliment à tue-tête, il crut apparemment qu'on vouloit le faire mettre à la bonne place, car il répondit qu'il étoit fort bien, et qu'il savoit trop bien vivre pour se mettre

(181)

au bout de la table. Voyant qu'il n'étoit pas possible de nous faire entendre, il fallut prendre patience ; il mangea comme quatre, et lorsqu'on apporta la carte de la dépense, il tira trente sous de sa poche, et les mit sur la table. La dépense étoit bien plus forte, on tâcha de le lui faire comprendre, mais il répondit toujours qu'il n'étoit pas homme à souffrir qu'on payât son écot, et qu'il nous étoit trop obligé de vouloir le défrayer ; que, quoiqu'il fût mal mis, il avoit le gousset garni ; ce qu'il disoit sans doute, parce qu'on lui rendoit sa monnoie,

(182)

pour qu'il donnât davantage. Sur ces entrefaites , ayant vu monter une servante qui portoit une bassinoire , il fit une révérence et sortit , en nous laissant tous éclater de rire ; une minute après , la servante descendit , et me dit d'aller défendre mon lit dont cet homme s'étoit saisi sans vouloir entendre ses raisons. Nous y montâmes tous , mais il avoit barricadé sa porte , et nous sentîmes qu'il étoit inutile d'y frapper. Comme il parloit seul , nous prêtâmes l'oreille. Que ma condition est misérable ! disoit-il , on pourroit enfoncer ma porte sans que je l'entende :

(183)

je n'ai d'autre ressource que de veiller toute la nuit avec ma chandelle allumée , pour faire usage de mes pistolets , si on entreprenoit de me voler. Il n'en eut pas la peine , je passai la nuit auprès du feu , et je pardonnai de bon cœur à cet homme qui me paroissoit fort à plaindre. Il se leva le lendemain , donna trente sous pour la dépense de son cheval , et étant monté dessus , il m'adressa la parole : Je vous demande pardon , me dit-il , d'avoir pris votre lit. Un de mes amis à qui on avoit refusé un logement ici , a gagé vingt louis que je n'y coucherois pas ; cette

(184)

somme valoit bien la peine d'être sourd. Au reste , monsieur , j'ai compris par votre discours que vous allez prendre la diligence d'eau ; je vous y trouverai , et vous prierai d'accepter un bon déjeûner pour réparer la mauvaise nuit que vous avez passée. Il piqua des deux en finissant , et et nous laissa fort étonnés d'un sang-froid avec lequel il avoit joué son rôle.

CHAPITRE IX.

Caroline. -- Prison.

LE bateau dans lequel nous devions aller de Lyon à Châlons , est séparé en deux parties. Dans

(185)

la première , on est pêle-mêle , mais il n'y a que ceux qui ont payé pour Paris , qui entrent dans la seconde ; c'est une chambre fort propre , et où l'on est fort à son aise ; nous y trouvâmes notre prétendu sourd , qui voulant nous convaincre que ce n'étoit pas par avarice qu'il n'avoit pas payé son souper la veille , nous régala d'un magnifique déjeûner. Ma vivacité ne me permettant pas de demeurer enfermé dans cette chambre , je passai à l'autre côté du bateau : il étoit si plein , que beaucoup de personnes avoient été obligées de s'asseoir sur des paquets. Parmi celles-là , je remarquai deux

dames dont l'ajustement distingué faisoit supposer la naissance, l'une avoit une quarantaine d'années, l'autre paroissoit à peine avoir seize ans. Je ne ferai point son portrait, ses graces étant au-dessus de l'expression ; mais, sans avoir eu le temps de les examiner en détail, le tout me frappa au point de devenir immobile. Je crus alors aimer pour la première fois, tant les mouvemens que je ressentis étoient différens de ceux que j'avois éprouvés jusqu'alors. Je rentrai promptement dans la chambre, et demandai permission à la compagnie de faire en-

trer des dames qui me sembloient n'être pas faites pour être confondues dans la foule. Jen'attendis pas la réponse, et je priai ma belle inconnue de vouloir accepter ma main pour aller dans un lieu où elle seroit plus commodément. Je ne pensois non plus à sa compagne que si elle n'eût point existé ; mais un regard que lui jetta la jeune personne, me fit appercevoir de ma sottise, et je répétai mon compliment à celle que j'avois d'abord oublié. Elle accepta mon offre, et je fus forcé de lui donner la main. J'en soupirois en secret, et pendant le court espace que nous employâ-

mes à gagner la chambre , je me retournai plus de vingt fois pour voir si sa compagne la suivait. On reçut ces dames fort poliment, et l'on ne put cacher l'admiration que causoit la vue de la plus jeune. M. de Méricourt, après l'avoir examinée, jettasur moi un regard pénétrant ; j'en demeurai aussi confus que s'il m'eût surpris dans un crime , ce qui le fit sourire et dire un mot à l'oreille de son épouse. Elle pria la belle inconnue de se placer auprès d'elle, l'excita , avec sa compagne , à partager le déjeuner. J'aurois dû m'empresser à les servir , et mon père me fit un reproche

de ne l'avoir pas fait ; mais je ne l'entendis pas ; je m'étois placé vis-à-vis de mon inconnue , et je m'enivrais du plaisir de la voir ; toute la compagnie rit de ma distraction , on en complimenta l'inconnue qui devint extrêmement rouge , et parut mille fois plus charmante ; je me remis , et la plus âgée de ces dames m'apprit que la belle Caroline étoit sa nièce , et qu'elle alloit la remettre entre les mains de sa mère, qui devoit la venir prendre à Châlons. Cette jeune personne avoit été tellement intimidée de la guerre qu'on m'avoit faite à son sujet , qu'elle osoit à peine

(190)

ouvrir la bouche ; je surpris pourtant quelques-uns de ses regards , et il me sembla qu'elle me regardoit avec une curiosité inquiète ; sa tante qui s'en aperçut lui en fit la guerre à son tour ; toute la compagnie se fit un plaisir de nous intriguer , et l'on dit à mon père et à la tante que l'étoile s'en méloit , et qu'assurément cette rencontre auroit des suites : je ne pus retenir un soupir , et quelque étouffé que fût celui qui échappa à la jeune Caroline , il excita les ris de toute la compagnie. Notre sourd volontaire se leva , il prit nos mains qu'il joignit ; la mienne

(191)

trembloit horriblement , ce qui ne m'empêcha pas de serrer la main de Caroline , et de dire avec transport que j'acceptois le présage. Nous arrivâmes à Mâcon où l'on soupa , et où l'on continua la même plaisanterie. Il faisoit obscur quand on sortit de table , et l'on nous reconduisit avec un grand nombre de lumières. Il falloit passer sur une planche pour gagner le bateau , et M. de Méricourt donnoit la main à son épouse ; la tante de Caroline suivoit , conduite par un autre ; cette dame , qui marchoit en tremblant , fit un faux pas , et entraîna dans la rivière celui

(192)

qui la conduisoit. Cet homme, par un mouvement machinal, se saisit de la robe de madame de Méricourt, et la fit tomber, aussi bien que mon père. L'eau n'étoit point profonde dans cet endroit, et l'on eut bientôt relevé ceux qui étoient tombés ; je les rencontrai qui retournoient changer d'habits à l'auberge ; car j'étois trop éloigné pour avoir été témoin de leur chute. Jugez de ma frayeur et de celle de Caroline ; nous nous remîmes pourtant, en apprenant que personne n'avoit été blessé. La maîtresse de l'auberge où nous avions soupé, prêta des habits

(193)

que le commis du bateau promit de lui remettre, et nous nous rembarquâmes heureusement. Cette aventure avoit dissipé notre gaité ; mais ce fut bien pis, lorsqu'on entendit madame de Méricourt pousser de grands cris et demander du secours : elle s'étoit blessée, et touchoit au moment de faire une fausse couche. Quelque violent que fût mon amour, il céda à l'amitié ; je quittai Caroline pour voler auprès de celle que j'appelois ma mère ; et lorsque le bateau nous mit à terre, à la prière de M. de Méricourt, je me ressouvins à peine de cette aimable fille.

Nous étions proche d'un village, dont on avoit envoyé éveiller quelques habitans ; ils portèrent ma mère sur un lit, et au bout de quelques heures, elle mit au monde un enfant mort. Un mauvais chirurgien qu'on avoit appelé nous assura qu'elle étoit hors de danger, pourvu qu'on la laissât quelques jours tranquille, et l'on prit le parti de rester en ce lieu, et d'envoyer à Lyon chercher M. Maréchal, fameux accoucheur. Lorsque madame de Méricourt fut mieux, mon amour, dont j'avois oublié les intérêts, se fit sentir avec violence. Je n'osai pourtant pas de-

mander à mon père la permission d'aller jusqu'à Châlons, dont nous n'étions qu'à quatre lieues : je rougissois de ma facilité à m'enflammer, et je craignois sa censure. Cette mauvaise honte m'engagea à commettre une faute qui manqua avoir pour moi les suites les plus terribles. Je partis sans lui faire part de mon dessein, me flattant d'être de retour assez tôt pour ne lui donner aucun sujet d'inquiétude ; je pris seulement la précaution de donner un billet à l'hôtesse, par lequel j'avertissois mon père qu'il me reverroit avant la fin du jour suivant. Il

(196)

étoit minuit lorsque je partis avec un guide ; nous étions sur la fin de mars, et nous arrivâmes à Châlons au point du jour. La dame inconnue nous avoit dit qu'elle resteroit huit jours dans cette ville, elle m'avoit nommé son auberge ; j'y volai, et j'éveillai tout le monde. Je peignis à l'hôtesse les dames que je cherchois, et j'appris avec désespoir qu'elles étoient parties par la diligence, parce qu'elles avoient trouvé à Châlons une dame qu'elles y devoient attendre, et qui les avoit prévenues. C'étoit tout ce que savoit l'hôtesse, qui ignoroit absolument le

(197)

nom et la condition des dames inconnues. Désespéré d'avoir perdu la charmante Caroline, peut-être sans retour, je ne savois à quoi me déterminer ; le devoir me rappeloit auprès de mon père, l'amour m'excitoit à suivre l'objet de ma flamme ; le devoir l'emporta, et je me préparai à retourner sur-le-champ. Mon guide avoit quelques affaires à la ville ; je ne voulois pas l'attendre et je me mis seul en chemin. Je n'étois qu'à deux lieues de Châlons, dans un chemin de traverse, lorsqu'un homme fort bien mis saute à la bride de mon cheval, et m'ayant présenté un pistolet,

(198),

me dit : Une affaire d'honneur m'oblige de prendre la fuite , je n'ai pas de cheval , et mon habit pourroit me faire reconnoître : il faut en changer , s'il vous plaît , et pour vous dédommager de la contrainte que je vous impose , je vous ferai présent de ma bourse , où il y a cent louis. Il étoit inutile d'avoir recours à la violence , dis-je à cet homme , j'aurois fait de bonne grâce ce que vous me demandez : gardez vos cent louis , monsieur , un homme qui fuit en a besoin ; je suis seulement fâché que mon cheval ne soit pas meilleur. Que ne vous dois-je point , généreux

(199)

inconnu , me dit cet homme , en voyant qu'effectivement je descendois de cheval ; mais vous n'obligez pas un ingrat : ajoutez à vos bontés celle de me donner les moyens de vous marquer ma reconnoissance. Vous n'aurez qu'à écrire au chevalier Zéliani , à Turin , et vous connoîtrez celui que vous obligez : voici mon adresse que vous copierez bien exactement , s'il vous plaît. En même temps cet homme se revêtit de mon habit , et monta à cheval ; à peine l'eus-je perdu de vue , que je mis le sien qui étoit vert et bordé en or , et je continuai ma route. En arrivant à un vil-

lage qui étoit à un quart de lieue de là, j'entrai dans un méchant cabaret pour demander un cheval, afin de faire plus de diligence: quelle fut ma frayeur de me voir investi par douze hommes qui, m'ayant arrêté de la part du roi, me mirent des menottes aux mains, un bâillon dans la bouche, et me jettèrent dans une chaise de poste. Je sentis alors l'imprudence que j'avois faite de prendre l'habit de cet homme; je me désespérois de ne pouvoir parler; et j'essayois par mes gestes de faire comprendre à un homme, qui s'étoit mis dans la chaise avec moi, que j'avois des

choses de conséquence à lui dire: mais, ou il ne me comprit pas, ou ses ordres ne lui permettoient pas de me répondre. J'oubliois de dire qu'on s'étoit saisi d'un paquet de lettres qui étoit dans la poche de ce maudit habit, et je compris fort bien que c'étoit une conviction contre moi. Quelles réflexions douloureuses ne fis-je pas sur la route: je perdois les traces d'une personne que j'adorois, et l'estime de M. de Méricourt. Que pouvoit-il penser de mon absence, dans un temps où il avoit tant besoin de consolation, dans un temps où j'étois prêt à perdre une

personne qui m'avoit témoigné tant de bontés. Ce fut en faisant ces tristes réflexions, que j'arrivai à Paris plus mort que vif ; car j'avois absolument refusé de prendre aucune nourriture, quoiqu'on m'eût offert plusieurs bouillons que j'eus pu prendre sans quitter le bâillon. Je ne craignois pourtant pas pour ma vie, il m'étoit aisé de justifier la méprise ; mais je craignois la longueur des formalités : ma crainte redoubla lorsque je reconnus que la voiture entroit à la Bastille. On me conduisit dans une chambre où l'on m'ôta mes menottes et mon bâillon ; un

homme, que j'ai su depuis être le major de la Bastille, me dit d'avoir bon courage, et qu'on avoit des ordres exprès de me bien traiter. Je n'avois pas la force de parler ; mais cet homme s'y prit si adroitement qu'il vint à bout de me faire entendre raison. J'avalai un consommé, et je lui déclarai la malheureuse aventure qui donnoit lieu à ma détention, et les raisons qui me la rendoient si sensible. Il parut ajouter foi à mon discours, et m'exhorta à prendre courage. Il ne me quitta qu'après m'avoir fait promettre de me tranquilliser, et je demurai seul. Alors

le peu de fermeté que j'avois fait paroître m'abandonna ; je versai un torrent de larmes, et mon corps succomba sous les peines de l'esprit. Je m'endormis profondément, et mon ame, toute occupée de mon père et de Caroline, me les représenta de vingt manières différentes, mais toujours d'une façon consolante. Un bruit affreux de clefs me réveilla ; c'étoit un homme qui venoit m'apporter à dîner. Quoique je n'aie jamais eu de foi aux rêves, cependant ceux que j'avois faits me consolent, et je mangeai avec assez d'appétit ; mais je retombai bientôt dans ma première

tristesse : tout ce qui m'entournoit n'étoit pas propre à la faire cesser. Une vaste chambre où le soleil pénétoit à peine, une petite fenêtre grillée : voilà tout ce qui s'offroit à mes yeux ; les murailles de ma chambre étoient toutes couvertes de caractères. La pauvre marquise sort de cette chambre, où elle a passé huit ans ; le chevalier y en a resté trois, et l'abbé qui vient de la quitter y en a vécu deux : voilà à-peu-près ce qui étoit gravé sur la muraille. Je soupai, et je fus fort surpris, quand je voulus allumer la chandelle, de les trouver si

petites. Il y en avoit trente pour une livre, et je les brûlois toutes en une nuit; celui qui m'apportoit à manger, m'apprit que c'étoit la provision d'un mois; mais comme j'avois de l'argent il s'offrit de m'en faire avoir. Je fus huit jours sans voir personne, et je les passai à me désoler. Au bout de ce tems, on me fit sortir de ma chambre pour être interrogé, je déclarai tout naturellement comment les choses s'étoient passées; je me dis fils d'un négociant de Marseille, que sa santé avoit éloigné depuis plusieurs années de son commerce qu'il avoit laissé entre les

main d'un nommé M. de Saint-Aubin, (c'étoit le nom de ma chère Ambrosine). J'ajoutai que mon père, autant pour trouver du soulagement à ses maux, que pour me former, me faisoit voyager depuis plusieurs années. Je donnai l'adresse des lieux où nous avions logés à Aix, à Lyon, et à Mâcon, et le nom du village où ma mère avoit été conduite après s'être blessée. Celui qui reçut mes réponses, me dit qu'il ne doutoit pas qu'on ne se fût trompé en m'arrêtant: il me promit qu'on alloit faire toutes sortes de diligences pour vérifier les choses que je lui avois

dites , et qu'en cas qu'elles se trouvassent vraies , je serois promptement élargi. Cette promesse me rassura , et le changement qui arriva dans la manière avec laquelle on me traita me fit croire qu'on avoit dessein de me tenir parole. On me donna un domestique , je descendis chaque jour une demi - heure pour me promener , et le major qui venoit me voir régulièrement , me fournit des livres ; mais j'eus beau le questionner , il ne put , ou il ne voulut jamais m'apprendre le crime de celui en la place duquel on m'avoit arrêté.

CHAPITRE X ET DERNIER.

Bonheur. -- Malheur.

Il y avoit déjà un mois que j'étois à la Bastille à me désoler , lorsqu'on me fit descendre un matin dans une salle où j'avois déjà été interrogé. Quelle fut ma joie , lorsque j'aperçus mon père et M. de Saint-Aubin ; je courus à eux les bras ouverts , et malgré la présence de deux hommes , que je pris pour deux magistrats , je ne me gênai point dans les caresses que je leur fis ; on m'annonça que

j'étois libre, et je sortis sur-le-champ. M. de Méricourt me conduisit dans son auberge, où la charmante Ambroisine nous attendoit. Je fus ravi de la revoir, elle me parut plus belle que jamais; mais mon cœur, plein de sa nouvelle passion, se refusa aux sentimens tendres qu'elle m'avoit inspirés autrefois. Je demandai avec empressement madame de Méricourt : on me dit qu'elle étoit restée chez son père, et que nous allions partir pour la rejoindre. Mon père m'apprit qu'on s'étoit informé avec exactitude dans les lieux où

nous avions passé, qu'on avoit envoyé un exprès à M. de St.-Aubin, à Marseille; mais qu'on ne l'y avoit point trouvé parce qu'il étoit à Paris depuis quelque temps. Je demandai à mon père ce qu'il avoit pensé de mon absence, après lui avoir raconté la malheureuse aventure qui avoit causé ma détention, et il m'avoua qu'il m'avoit accusé de courir après la petite aventurière que j'avois rencontrée en chemin. Ce mot me blessa, et mon père, qui s'en aperçut, me dit qu'il étoit trop persuadé de mon bon sens, pour me croire amoureux d'une

personne que je ne reverrois sans doute jamais. Mes larmes furent ma seule réponse : l'idée d'avoir perdu pour jamais la charmante Caroline me déchiroit le cœur. Venez consoler mon fils, dit M. de Méricourt à Ambroisine, et venez lui apprendre que nous l'avons marié en son absence. Je devins pâle comme un criminel à ce discours, je sentois tout le ridicule de ma passion ; mais elle m'étoit chère. Ambroisine eut pitié de mon état ; monsieur, me dit-elle, je m'étois flatté que vous recevriez avec plaisir une femme de ma main ; je ne souhaitois

vous revoir, que pour vous offrir ma fille, et j'osois la croire digne de vous ; mais je vous aime trop tous les deux pour vouloir vous rendre malheureux, et je vous donne ma parole d'honneur que vous n'épouserez ma fille qu'après me l'avoir demandée plusieurs fois. Cette promesse me rassura ; mais je ne pus m'empêcher de gémir sur mon sort. Victime de mes passions, j'étois, ce semble, destiné à n'aimer que des objets propres à me rendre malheureux. Nous partimes le même jour, et pendant la route j'étois partagé entre l'amour que j'avois

pour Caroline et le désir de voir la fille de celle que j'avois adorée. Nous arrivâmes chez le père de madame de Méricourt, et l'on nous dit que cette fille, que je souhaitois tant de voir, étoit allée passer deux jours chez une amie de ma mère. Le soir nous fûmes nous promener dans un petit bois qui n'est pas éloigné du grand chemin, et brûlant du désir de penser en liberté à mon inconnue, je quittai la compagnie et fus m'asseoir dans un lieu écarté. J'y étois enseveli dans mes pensées, lorsqu'on m'appela par mon nom : les deux dames que

j'avois trouvées dans la diligence étoient proches de moi, et c'étoient elles qui m'avoient appelé. L'excès de ma joie ne se peut concevoir ; je me jettai aux pieds de Caroline, je la tenois serrée dans mes bras, il me sembloit à tous momens qu'elle alloit m'échapper. De grands éclats de rire me firent quitter cette posture : c'étoit toute la compagnie qui venoit de me surprendre en cette attitude. C'en est fait, me dit Ambroisine, la beauté de mademoiselle justifie le refus que vous faites de ma fille ; j'ai promis de ne vous donner cette dernière

(216)

que de votre consentement : je serois tentée de me dédire , car je renonce avec peine à l'espoir de vous avoir pour gendre. Essayons si ma fille pourra l'emporter sur cette dangereuse rivale , il faut l'offrir à vos yeux. Ah ! madame , m'écriai-je , la fille d'une mère telle que vous doit être incomparable ; mais je sens qu'une divinité ne pourroit détruire ce que je sens pour mademoiselle. Je me sens piqué du jeu , dit Ambrosine , vous serez mon gendre : j'ai la parole de votre père , vous plaisez à ma fille , je prétends qu'elle vous

(217)

plaise aussi. Un souris que fit mon aimable inconnue me mit tout-à-coup au fait : je quittai ses genoux et courus à madame St.-Aubin. Au nom de Dieu ! madame , décidez mon sort : en croirai-je mes sentimens , et serois-je assez heureux pour trouver votre fille dans la charmante Caroline ? Vous n'en êtes pas plus heureux pour cela : vous avez refusé d'être mon gendre , je refuse à mon tour d'être votre belle-mère ; j'en ai juré , et je ne romprai mon serment qu'à bonnes enseignes ; aussi bien Caroline m'avoit-elle déclaré tout net

qu'elle ne vouloit pas se marier ; l'inconnu du coche lui tenoit au cœur. Après avoir badiné quelque temps sur ce ton , j'appris de mon père qu'il n'avoit connu Caroline que la veille de notre réunion, jour auquel on l'avoit confronté avec M. de St.-Aubin ; que ce dernier ayant gagné beaucoup de biens , avoit été faire un tour dans son pays , et y avoit laissé sa fille à une de ses soeurs qui devoit le rejoindre à Paris , où il avoit fixé son séjour.

On prépara tout pour mon mariage avec Caroline , et dans

le peu de jours qui le précédèrent , je reconnus que l'esprit de cette aimable fille répondoit à sa figure. La veille de ce grand jour , nous nous entretenions de l'heureux hazard qui nous avoit rassemblés , et je convenois que j'en étois redevable à l'homme qui m'avoit donné son habit. Il faut lui mander ce dénouement , dit madame de Saint-Aubin , il me semble que vous avez son adresse. Je l'ai peut-être perdue , répondis-je ; et tout de suite , je cherchai dans mes poches , où je la trouvai ; je la montrai à la compagnie , et à

peine mon père y eut-il jetté les yeux qu'il fit un grand cri : il revint à lui dans l'instant, et nous dit qu'il connoissoit l'homme que j'avois sauvé, et que c'étoit son meilleur ami. Cette circonstance augmenta notre joie ; mais la mienne fut sans bornes, lorsque mon père m'ayant tiré en particulier, m'apprit que j'avois sauvé son maître, ce philosophe qui l'avoit initié dans les mystères de la science. Notre mariage s'acheva, et peu de jours après, M. de Méricourt et son épouse partirent pour Turin, mon père ne pouvant résister à l'envie

d'embrasser son maître ; j'eusse bien souhaité de les suivre, mais je cédaï aux instances d'Ambrosine qui ne pouvoit se résoudre à se séparer sitôt de sa fille. Mon père nous promit d'être de retour dans deux mois. Hélas ! pouvoit-il prévoir l'horrible accident qui devoit nous séparer pour jamais ? il fut assassiné avec son épouse, en repassant les Alpes, et j'appris cet accident par un de ses domestiques qui avoit été laissé pour mort. Cette perte fut pour moi une source de regrets, mais le tems vint à bout de rendre ma

(222)

douleur raisonnable. J'étois resté possesseur d'une cassolette , pleine de poudre propre à produire l'or ; j'en fis l'usage le plus sage , et depuis dix années , je passe des jours tranquilles avec ma famille qui entre dans mes vues pour le soulagement des malheureux ; car je croirois faire gémir l'ombre de mon bienfaiteur , si j'employois à un autre usage les richesses immenses qu'il m'a laissées.

F I N.

T A B L E

DES CHAPITRES

DU TOME SECOND.

CHAP. I. Suite de l'histoire de M. Dorsinville.	Page 1
CHAP. II. Arrivée inattendue.	29
CHAP. III. Epreuve.	52
CHAP. IV. Récit d'Angélique.	95
CHAP. V. Union. -- Mort du duc ***	114
CHAP. VI. Histoire de M. J. D. P.	145

CHAP. VII. <i>Suite de l'histoire de M.</i> <i>J. D. P.</i>	152
CHAP. VIII. <i>Rencontres. -- Aventures.</i>	162
CHAP. IX. <i>Caroline. -- Prison.</i>	184
CHAP. X. <i>Bonheur. -- Malheur.</i>	209

Fin de la Table du Tome second et
dernier.